

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T.

A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

«Celui qui commande se déprave, celui qui obéit se rapetise. La morale qui naît de la hiérarchie sociale est forcément corrompue.»

Elisée RECLUS.

31 DECEMBRE 1964
NUMERO 330
0,40 F. LE NUMERO
36^e ANNEE

Meilleurs vœux

L'Amour bourgeois veut qu'au moins une fois l'an, on se souhaite des bons vœux de tout ordre. Voici donc venu le moment et, pour ne rien cacher, l'humanité a bien besoin que tous ces vœux soient exaucés.

Nous avons dénoncé, la semaine dernière, l'un des aspects de l'égoïsme actuel des individus en soulignant que ceux qui sont capables de passer à côté d'un blessé grave sans lui venir en aide, sont aussi capables de laisser commettre, et peut-être même participer aux pires exactions. Or, à quatre-vingt-dix pour cent, ce sont tous des gens qui ne manquent pas de présenter aux parents et intimes leurs meilleurs vœux de bonheur, de santé et de longévité.

Mais cette hypocrisie cache, hélas! bien d'autres défauts... L'amour du prochain est à tel point détérioré que même l'enfant ne trouve plus, en naissant, toute l'affection et tous les soins qui lui sont dus.

Les statistiques officielles présentent le chiffre effarant de 20.000 bébés abandonnés en France l'an dernier.

Il y a, bien sûr, des lois absurdes qui ne permettent pas la limitation des naissances, mais elles ne peuvent tout de même pas justifier tant de lâcheté et tant d'irresponsabilité dans le peuple.

Aussi devons-nous dénoncer sans cesse les responsables de cette inquiétante détérioration des sentiments humains, nous devons nous attaquer sans répit aux sources mêmes de cette déchéance. Donc, en ce début d'année, la C.N.T. ne veut pas se contenter de présenter ses meilleurs vœux; elle a mieux, elle a tout un programme à soumettre aux travailleurs afin de hâter leur émancipation et leur libération.

Sur le plan du travail, elle considère que le regroupement de toutes les énergies et de toutes les bonnes volontés est une nécessité urgente pour faire échec aux forces capitalistes ou néo-capitalistes. Aussi, et considérant que l'inégalité des salaires est à la base de toute division ouvrière, elle préconise un réajustement des salaires inversement proportionnel; elle met en outre en garde les classes laborieuses contre le danger des taux de salaires hiérarchisés qui ne font qu'accroître davantage à ceux qui sont actuellement les moins nécessiteux.

La C.N.T. condamne formellement toute campagne en faveur de la productivité qui n'a d'autre but que celui de créer le chômage et la misère dans l'abondance à cause de la mévente.

Elle repousse toute collaboration de classe sachant que tout militant ouvrier délégué aux commissions et autres conseils économiques ne peut que servir la cause du capitalisme que nous devons abattre à tout prix.

Sur le plan humain, elle n'en recommande pas moins la conscience de classe qui veut, entre autres, que le travailleur soit capable de découvrir lui-même sa voie et qu'il soit toujours prêt à l'exemple et au dévouement pour la cause commune. Il est des actes dans la vie sans importance notable et qui pourtant répétées et accomplis avec conviction donnent à l'individu toute sa dignité et son prestige.

Il est évident qu'au sein de ce programme il ne peut y avoir de place pour le mythe, qu'il soit politique ou religieux; notre tâche étant essentiellement révolutionnaire tout en s'appuyant sur des bases rationnelles et expérimentales, nous ne devons compter que sur nous-mêmes pour réaliser le souhait le plus cher de tous les travailleurs.

Autrement dit, nous devons sensibiliser les masses laborieuses afin qu'elles comprennent que tout le bonheur qui nous est dû ne peut nous être accordé que par une société égalitaire sur le plan économique et social; une société communiste-libertaire; et c'est vers ce but que doivent converger tous nos efforts.

Le néo-capitalisme (1)

(Suite)

Manger, rouler, travailler, rouler, manger, dormir; entracte du dimanche; la bonne femme, les gosses, la baignoire, le resto, le cochon casse-pipe du retour. Voilà! le ciné, les actualités revues et corrigées, les machinistes pour primates et, à domicile, cette négation de l'art et de la culture qu'est la télé. Prolo s'en fout, il fait de l'anémie politique sans s'en rendre compte. Grâce aux réformes n'a-t-il pas accédé à cette somptueuse médiocrité dont il pense qu'elle l'égalise à ceux qu'il enviait naguère. Sacré Prolo! Pendant que tu traînes ton ennui sur les routes du dimanche (car, au fond, ton loisir frelaté ne t'apporte guère de joie), que tu bouffes ton poulet chasseur et tes frites dans un restaurant de campagne banlieusarde, pour rentrer, le soir venu, dans ta boîte à dormir — cet H.L.M. — ton patron, certes, semble bien se comporter à la même façon. Seulement sa voiture, à lui, est une vraie bagnole, un truc à trois briques, qui a de l'appétit. Seulement lui, il passe son dimanche dans une de ses belles propriétés normandes ou solennaises: surprises-parties, réceptions, chasses... Seulement lui, avec ses femmes carrossées grand luxe, il dépense dans un apéritif, ce que tu dépenses en trois jours pour nourrir ta famille. Comment ne le rends-tu pas compte que ta vie n'est qu'une pâle copie de la sienne et que les conquêtes des réformistes sont parfaitement illusores? En te donnant les réformes sociales, on t'a fait un cadeau empoisonné, on t'a fait une petite place au sein du régime, on t'a permis d'exister, et surtout, on s'est arrangé pour avoir la paix (1). C'est cela le néo-capitalisme, et il faut avouer que les résultats obtenus dépassent même, peut-être, les espérances des capitalistes. Certes, il est encore des syndicats ouvriers dont le potentiel est appréciable et qui savent tenir tête: les mineurs l'ont démontré, les Nantais aussi; mais ces mouvements demeurent sinon sporadiques, du moins dangereusement épisodiques et catégoriels cela par la faute des dirigeants, des appareils, des bureaucraties enlisés dans des alliances douteuses, plus ou

moins compromis dans des combinaisons qui n'ont rien à voir avec une authentique défense de la classe ouvrière. Il nous faut donc analyser sérieusement ce qui a pu se passer, ce qui a pu amener les salariés à perdre la conscience de leur exploitation, à accepter comme suffisant cet ersatz de bonheur et à se réfugier dans un absentéisme benoît, au grand soulagement des nantis.

Car ceux-là ont eu un jour rudement chaud aux fesses; car ceux-là ont tremblé au moins une fois devant le spectre de l'union prolétarienne qui se dressait devant leurs entreprises. C'était au temps du Front Populaire. Ils ont bien cru un moment que c'était la fin de leurs privilèges. Dans les châteaux d'Ile-de-France, de Normandie, dans les somptueux hôtels particuliers de Lyon et de Lille, dans les grandes propriétés secrètes de Bretagne et du Sud-Ouest se tenaient des comités de direction, des réunions paramilitaires où l'on fourbissait les armes destinées aux Ligues fascistes. Alors on se tournait vers Hitler, vers Mussolini, Dieu merci! Franco était en train d'écraser la république espagnole et la «Frente Crapular», comme ils disaient, les salauds! et cela avec la bénédiction de l'Opus Dei et des sacristes français. C'est alors que, passée la grande frousse, ratée la révolution, tout est rentré dans le Saint-Ordre avec la bonne guerre 39. Prolo a abaissé son poing, a ouvert son fascicule de mobilisation et est parti, mélancolique, vers le front. Une fois de plus, dans l'histoire, la guerre impérialiste venait à point pour briser les ressorts révolutionnaires. Mais c'est égal, le patronat avait eu chaud, et c'est à partir de cette prétendue victoire de 44 (quelle victoire, au fait?) qu'il n'a cessé de veiller au grain. On peut dire aujourd'hui qu'il a réussi: son entreprise de démolition des forces prolétariennes au point qu'il peut se montrer, à son gré, méprisant, insolent, voir descendant devant un peuple médusé, amorphe et à peu près impuissant. Il peut considérer comme rouille de sansonnet les vagabondes protestations d'élus fantoches, et aller aux champs, sans

Le ridicule ne tue pas, c'est fort heureux, sinon, il n'y aurait plus beaucoup de monde sur terre. Tous les égoïsmes, les bêtises, les ambitions sont le lot de la foule anonyme des assassins en puissance, tenaillés par le désir d'arriver, de s'élever au-dessus du troupeau. Gloire et prébendes sont les buts recherchés de la majorité de ces hommes, monstres sanglants de prétentions, d'arrogance, d'autorité.

On aimerait rire de la stupidité tragique de ces pantins qui organisent en maîtres la violence généralisée, qui divise les hommes et les peuples et prépare les hécatombes. Ces pantins se gonflent d'orgueil devant la puissance de violence créée par eux; ils perpétuent l'imposture universelle qui transforme le monde du travail en légions d'esclaves.

Les flagorneries de la presse envers les dictateurs dépassent tout ce qui a été fait dans le domaine de la bassesse et de la servilité. Chaque peuple doté d'un dictateur chante ses louanges et lui tresse des lauriers. Qu'importe si celui-ci lui ravit la liberté et la plus grosse part de son travail. Les hommes ont des âmes d'esclave et aiment la servitude. «Nés dans l'esclavage, il ne vient pas à l'esprit des hommes qu'il en puisse être autrement, et c'est ainsi qu'ils acceptent, avec la docilité qu'on sait, l'abjection d'obéir, et ils ne sont plus qu'un ignoble troupeau passif et béant. Honte sur eux qui — hors quelques irréductibles rebelles — ont oublié la loi même de leur nature: la liberté.» (Etienne de la Boétie).

Cet abandon de la liberté autorise toutes les menées de propagande nazie; c'est ainsi que nous assistons, à nouveau, sous le couvert de racisme, à une préparation des esprits à la

plus répugnante des dictatures. Dans un article «Contribution à la prospective», Maurice Bardèche écrit, dans «Défense de l'Occident»: «L'emploi de la force est-il toujours illicite, surtout s'il peut éviter des catastrophes futures, dont les conséquences seraient effroyables? Il l'est encore: «La personne humaine doit-elle être autorisée à circuler librement quand elle est porteuse de germes ou lorsqu'elle introduit un élément hétérogène et inassimilable dont la présence est un danger?»

Dans le numéro 323 du «Combat Syndicaliste», nous avons déjà consacré un article, «L'Internationale du néo-nazisme», à l'activité nouvelle des nazis. Il se révèle que la mise en garde de l'opinion doit être menée avec vigilance contre la propagande d'un mouvement qui s'attaque à la dignité de l'homme et qui détourne, parfois, des camarades de l'objectif de la révolution libératrice des travailleurs, pour les acheminer à la renaissance d'une dictature. C'est ainsi que l'éditeur de «Défense de l'Occident» publie le livre de Paul Rasnarin: «Le drame des juifs européens» (Doit-on admettre le chiffre de 6 millions de morts?).

C'est un travail de prospection de la violence et de préparation à la soumission la plus abjecte des peuples que ces candidats au nazisme préparent. Il est pénible de constater que ces hommes, ennemis de la fraternité, disposent de moyens financiers autorisant la pénétration de leur doctrine dans tous les milieux. Même ceux qui devraient être les défenseurs des travailleurs et préparer leur libération par la révolution libératrice de tous les pouvoirs se laissent, parfois, séduire par des doctrines loérées par les Etats qui, accablés par une économie capitaliste destructrice, espèrent proroger leur vie et leur exploitation par l'établissement des dictatures.

Souvenons-nous, que l'hitlérisme était bien moins fort à ses débuts que le nazisme international d'aujourd'hui, qui progresse rapidement et ne rencontre, présentement, sur son chemin, qu'indifférence des travailleurs et encouragements du capitalisme et des Etats. Contre ces ennemis du monde du travail, il nous appartient de dresser la volonté de résistance des travailleurs.

RENE VILLARD

Non, au nazisme

C'est un travail de prospection de la violence et de préparation à la soumission la plus abjecte des peuples que ces candidats au nazisme préparent. Il est pénible de constater que ces hommes, ennemis de la fraternité, disposent de moyens financiers autorisant la pénétration de leur doctrine dans tous les milieux. Même ceux qui devraient être les défenseurs des travailleurs et préparer leur libération par la révolution libératrice de tous les pouvoirs se laissent, parfois, séduire par des doctrines loérées par les Etats qui, accablés par une économie capitaliste destructrice, espèrent proroger leur vie et leur exploitation par l'établissement des dictatures.

Souvenons-nous, que l'hitlérisme était bien moins fort à ses débuts que le nazisme international d'aujourd'hui, qui progresse rapidement et ne rencontre, présentement, sur son chemin, qu'indifférence des travailleurs et encouragements du capitalisme et des Etats. Contre ces ennemis du monde du travail, il nous appartient de dresser la volonté de résistance des travailleurs.

Cet appel s'adresse à tous les travailleurs des métaux et en particulier aux ouvriers qui connaissent les dangers matinaux et les retours tardifs; à tous ceux qui épuisés par une journée harassante n'ont plus, hélas, la volonté et l'abnégation nécessaires pour prendre sur leur court repos le temps de défendre leur droit, et ceux des autres, à une vie meilleure.

Quand on doit se lever à 6 heures et aller travailler à 7 heures, on est bien étonné qu'on ne se sente guère d'enthousiasme pour entreprendre autre chose que la lecture de quelques brochures.

Et pourtant, camarades, c'est d'abord sur nous-mêmes que nous devons compter pour assumer notre émancipation, pour devenir autre chose que des parias de la société.

Il est bien déprimant de se voir aussitôt soupçonné, et mis plus ou moins à l'index par ses camarades de travail les plus combattifs, dès que l'on veut défendre des positions anarchosyndicalistes et en conséquence opter parfois pour des critiques sévères envers les directives syndicales de la C.G.T. (je ne parle pas des syndicats jaunes).

Le fait de se sentir isolé, éternellement minoritaire, n'est pas fait certes pour encourager, c'est pourquoi il est absolument vital de nous unir entre nous.

Il faut nous rencontrer; les expériences individuelles, les informations, doivent profiter à tous; les ouvriers libertaires des usines sentent trop le poids de l'exploitation capitaliste, ils sont trop exploités pour participer, et même tolérer autour d'eux, des querelles interminables beaucoup plus personnelles qu'idéologiques.

Nous ne vous demandons pas si vous êtes inorganisés, GGT ou même F.O., même pas d'adhérer.

Nous vous disons simplement de venir nous rencontrer à notre permanence chaque vendredi entre 19 h. 15 et 21 h., 39, rue de la Tour d'Auvergne, métro Pigalle, Paris.

Si l'éloignement ne vous permet pas de venir, écrivez-nous, ce sera déjà un pas en avant.

Ce sont des ouvriers qui vous recevront, ce sont des ouvriers qui vous répondront.

Nous voulons voir tous ensemble ce que nous pouvons faire, positivement et rationnellement pour faire admet-

tre plus progresser l'idée de l'anarchosyndicalisme chez les travailleurs de l'industrie des métaux en général et dans nos usines respectives en particulier, pour être enfin toujours partie prenante du combat journalier.

N'oubliez pas camarades ouvriers et employés que si tous les libertaires et sympathisants répondaient à cet appel, nous constituerions dès maintenant une force sans doute petite mais toute de même réelle, alors qu'isolés nous restons incompris.

André BÉDER, ouvrier ajusteur, membre du Syndicat industriel des métaux, C. N. T.

«Car le XXI^e siècle, dont le début s'annonce déjà par anticipation, ne connaîtra plus les querelles archaïques et les controverses surannées entre les tenants du capitalisme et du collectivisme. Déjà, l'un et l'autre système ne sont plus, après tout, en compétition que pour savoir lequel des deux, à notre époque de société «technicienne» et de «libération humaine», est la technique la plus «efficace» pour obtenir, dans le présent et l'avenir prochain, le niveau de vie matériellement et moralement le plus élevé... et ce, au bénéfice de toutes les catégories et de tous les âges de toutes les populations du globe.»

(1) Et c'est bien là qu'est le danger, car entre un bonheur frelaté, mais immédiat, et une totale émancipation à long terme, le salarié préfère le premier, suivant en cela l'effroyable morale des petits bourgeois: «Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.» (Et dire qu'on nomme ça la «sagesse des nations».)

(Suite page 2.)

L'inévitable révolution

«C'est donc à la guerre que nous devons nous préparer; à la «lutte intelligente» des esclaves contre les maîtres, des volets contre les voleurs, des opprimés contre les tyrans, des victimes contre les bourreaux.» Cette lutte ne sera pas seulement destructrice, elle sera, simultanément, une conquête, celle de tous les moyens de production, celle du droit au travail rationnel, du droit de consommation, en un mot du droit de vivre, égal pour tous. Il faudra envahir les usines non seulement pour produire le matériel et les vivres nécessaires à la Révolution sociale, mais aussi pour démontrer concrètement devant les peuples et les tyrans que nos théories économiques sont non seulement réalisables mais encore qu'elles sont les seules réalisables dans la justice et la liberté.

«Cette vieille société enfanta dans le sang et la douleur», disait Sébastien Faure. Depuis, il y a eu la guerre d'Espagne: la coalition des forces de réaction, fascisme, église, capitalisme ont égorgé la société nouvelle que les anarchistes espagnols construisaient de leurs seules mains et qu'ils durent défendre avec les seules et mêmes mains. Trahison du prolétariat international? Peut-être. Et si oui, trahison du prolétariat international envers lui-même, qui l'a conduit à la boucherie de 1939 et à la servitude de 1945 et des décades passées.

L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?

«Nous avons toujours vécu dans des taudis et des trous; nous saurons bien nous en arranger pendant quelques temps. Mais nous sommes capables de construire aussi. Nous, les travailleurs, nous pouvons bâtir des villes pour les remplacer. Et nous les construisons bien mieux; aussi n'avons-nous pas peur des ruines. Nous allons reconstruire le monde en héritage. La bourgeoisie peut bien faire sauter et démolir son monde à elle avant de quitter la scène de l'histoire. Nous portons un monde nouveau dans nos cœurs.»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

Travailleurs de la Métallurgie

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

Action revendicative chez Thompson-Houston

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

«L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libératrice où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur?»

Espejismos

El espejismo es una enfermedad mental producida por una necesidad fisiológica insatisfecha. Un desvarío del individuo provocado por la prolongada desolación que le circunda, locura venial que se manifiesta por roncaciones. Aviso de la Naturaleza poniéndole en guardia ante una amenaza hacia lo irreparable. Porque puede ser mortal si al fin no halla con qué satisfacer su necesidad fisiológica que vendrá a enderezar su equilibrio psicológico desbaratado.

Desorientado, andando ya el viajero sobre la arena ardiente, invadido por la enormidad desértica largos días ha, sin que hallara un oasis que le diera sombra y comida; sin encontrar una cisterna acogedora, o un hilo de agua que indispensable apareciera como un alivio, corriendo aquí, recogido allí como una materialización de la esperanza al realizar el deseo de apagar su sed.

Apaciar la sed es una necesidad imperiosa, ¿no es verdad? Nadie lo ignora. Los fisiólogos han constatado que cuando se muere de hambre, la muerte se produce por la sed. Cuando no se apaga, el delirio se presenta, la razón pierde su control, las visiones se producen. Esas visiones son como la compensación figurada, ficticia que en el cerebro enfermo se ponen en el sitio de lo real. Puesto que es una necesidad beber cuando se tiene sed, el mundo mental crea la obsesión de aquello que se necesita y no se tiene.

Y el viajero del desierto desorientado y sin apoyo, en esas elucubraciones mentales que la sed le produce, ve el oasis plantado a lo lejos ante sí, de repente. Y ve de pronto el riachuelo, cantarán allí donde rocas resacas hay, o suelo de arena que quema. Y creyendo realidad lo que sólo ilusión es, de bruce se tiende sobre el suelo, creyendo realmente hallarse ante la vena del líquido precioso. La visión, burlesca, se aleja. Y el cerebro entrado en el absurdo, hace que el viajero siga avanzando como atraído por una fuerza magnética, creyendo ser verdad la ilusión, creyendo ser tangible la fantasía. Una y otra vez se acerca a la ficticia sombra reparadora hacia el arroyo murmurador. Y considera brisa deliciosa el simún, ese viento áspero y violento que remueve la arena produciendo remolinos, azotándole el rostro escudado. Es el espejismo.

El espejismo es también un fenómeno visual —variante de lapatología mental— de reflejo geográfico; el paisaje regular, real, se altera.

Las imágenes se deforman o transforman a causa de un desvarío psicológico. El espejismo es un burlesco. Representa una obsesión.

Impulsados por un desbordada sensibilidad, por la imperiosa necesidad íntima, emocional, de darse, los hombres en espejismo, en este desierto asauador de la sociedad, que se dice humana. Tienen sed de afectos. Sed de expansiones sensitivas. Sed de lealtad. Sed de comprensión. Sed de juego limpio. Sed de altura en el debate de renovaciones sociales, sed de reflejo exacto entre los dichos y los hechos.

Y tienen sed de coincidencias temperamentales, de puntos de vista concordantes. Sed de armonías, de esas armonías que se dicen, que ellos sienten dentro. Y si discrepancias secundarias hubiera, quieren armonías aún. Que las armonías de relación humana, como las sociales, como las ideológicas y doctrinales, son posibles, sobre todo, por la comprensión. Tendiendo a la disculpa de lo que quiere desunir anulándolo, respetando la personalidad de cada uno, hombre u organización colectiva, en la lealtad recíproca del proceder.

El federalismo, en su principal asiento, es sobre todo eso: el respeto

En situaciones tan anómalas, hay que pasar la mano a la cabeza y salir lo que saiga. Esta táctica ha sido largamente empleada por organismos que responden a la A. I. T. Y si a la acción directa no debemos renunciar por ser en todo momento recomendable, tanto para obrar como para orientarse, el liarse la manita a la cabeza es lo menos recomendable, porque nos impediría ver claro para obrar con acierto.

El aliarce con todos los diablos para derribar a Franco, a menudo se escucha entre nosotros. De las alianzas hay larga experiencia. Y si las realizadas con los más afines dieron escasos resultados, si nos aliamos con los diablos que conocen todas las artes de engañar al prójimo, los beneficiados en tal alianza serían ellos. Con el pretexto de evolucionar más de prisa, socialistas, comunistas y sindicalistas de diversos países empezaron aliándose con los partidos y con los Estados. Y en vez de aminorar el poder que los Estados someten a los pueblos y se oponen a su emancipación, se convirtieron en sus puntales.

En voz baja se dice que para sacar provecho de las alianzas con gentes tramposas nosotros también debemos emplear la trampa. No cuesta mucho trabajo comprender que si nos convertiéramos en habituales de la trampa en nosotros poco quedaría de cenetismo.

Para justificar toda suerte de alianzas y tácticas «nuevas» se dice que nosotros solos no podremos liberar a España. Al respecto cabe reconocer que con el fin de la liberación de España se hace necesario entablar relaciones con todos quienes palpite el ansia de un mínimo de libertad y despertar esta ansia con una extensa propaganda. Pero entablar alianzas con los que no palpa ningún deseo de libertad, movidos por el sólo deseo de arrojar a Franco, sería tanto como quemarnos los dedos para sacar las castañas del fuego.

La euforista aliancista está produciendo tales extravíos que no faltan quienes, con el pretexto de derribar a Franco, quieren aliarse con la Iglesia. Y con tal alianza la que se salvaría de su responsabilidad en la tragedia de España sería la Iglesia, que es la madre de todos los Franco. No faltan los que se dejan tentar por la esperanza de que sectores o personajes de conocido temple y proceder autoritario, pueden contribuir a la liberación de España, o lo menos servir de puente para cruzar el abismo, cuando en realidad lo que preparan tales elementos es un puente donde arrojar al abismo a todos los verdaderos antifranquistas. También manejan políticas o diplomáticas, y cabe advertirles que si hemos llegado a contistas desengañados de la unidad desengañados de las maniobras diplomáticas, es hora ya de poner fin a tal confusión y de confiar en la acción revolucionaria para liberar al pueblo español, como así a los demás pueblos.

Para justificar distintas orientaciones

En la búsqueda de comprensión de cada parte que lo integra, buscando un punto común de coincidencia concordante respetando ante todo la personalidad del federado, hombre u organismo.

Si no responde a esas premisas morales, en el federalismo se produce el espejismo. Si no se juega juego limpio, el federalismo es un espejismo.

Y por eso la política es un espejismo.

Hay un espejismo social. Hay un espejismo moral. Hay un espejismo sensitivo.

Sobre todo un espejismo sensitivo que invade el desierto antes aludido. Por éste se producen los demás, ya que por el sentimiento nacen y por él se producen todas las empresas, todas las inquietudes, sean políticas, sociales, científicas, morales o intelectuales. El sentimiento tiene por compañera inseparable la lealtad. Si el sentimiento no es leal, no es sentimiento. Es cálculo y chantaje. Y entonces se producen los espejismos. Si el sentimiento en su puesto, cuando el espejismo en este caso no se produce, es que el ser, el hombre, subsume y espera en una desolación absoluta; espera que la arena haga el papel de sudario. El idealista militante deja de serlo, el crédito humano y doctrinal se vuelve desilusión.

En esta sociedad de simios amaestrados e inteligentes, torcida inteligencia, el simún azota la conciencia de los hombres sensitivos que aceptaron la lealtad por compañera. Y ca-

manan en pos de un manantial que les consuele, les desaltire, les haga revivir. Y avanzan de espejismo en espejismo. Solos o en grupos insignificantes, al levantarse del arroyo ficticio, arroyo que resulta tierra resaca, avanzan hacia el horizonte de sus sueños. Aún no han pasado junto a las zarzas del escepticismo aunque convencidos están que sólo sobre páramos inhóspitos andan. Miran inmutables los horizontes desolados. De pronto, allá en lejanía, un conglomero verdoso y una cinta plateada, rutilante bajo el sol implacable de los audaces y de los arrivistas, sol de falso brillo.

¡Ah! Ahora están seguros. Allá lejos hallarán sombra y buen cobijo. Allá el agua también. Su mente ardiente tendrá amable refresco. Vislumbran las manchas, pinceladas multicolor, del fruto maduro y jugoso en el fondo verde, el verde de la esperanza. Antes de tocarlos, sienten el deleite de morderlos. Y en el correr de las aguas, ven saltar sobre sus grandes peñascales los pasajeros penachos de espuma. Corren corren presurosos unos; calmos, serenos, otros. Ya han llegado. Se sienten inclinados. Avanzan los labios... Y se levantan después lentamente, como llenos de arena fina y un regusto áspero en la boca; un zumbido en la cabeza, como si cien grillos cantaran al unisono ahí dentro.

Avanzan. Avanzan esperando, esperando. Avanzan hacia el próximo espejismo.

minan en pos de un manantial que les consuele, les desaltire, les haga revivir. Y avanzan de espejismo en espejismo. Solos o en grupos insignificantes, al levantarse del arroyo ficticio, arroyo que resulta tierra resaca, avanzan hacia el horizonte de sus sueños. Aún no han pasado junto a las zarzas del escepticismo aunque convencidos están que sólo sobre páramos inhóspitos andan. Miran inmutables los horizontes desolados. De pronto, allá en lejanía, un conglomero verdoso y una cinta plateada, rutilante bajo el sol implacable de los audaces y de los arrivistas, sol de falso brillo.

¡Ah! Ahora están seguros. Allá lejos hallarán sombra y buen cobijo. Allá el agua también. Su mente ardiente tendrá amable refresco. Vislumbran las manchas, pinceladas multicolor, del fruto maduro y jugoso en el fondo verde, el verde de la esperanza. Antes de tocarlos, sienten el deleite de morderlos. Y en el correr de las aguas, ven saltar sobre sus grandes peñascales los pasajeros penachos de espuma. Corren corren presurosos unos; calmos, serenos, otros. Ya han llegado. Se sienten inclinados. Avanzan los labios... Y se levantan después lentamente, como llenos de arena fina y un regusto áspero en la boca; un zumbido en la cabeza, como si cien grillos cantaran al unisono ahí dentro.

Avanzan. Avanzan esperando, esperando. Avanzan hacia el próximo espejismo.

FABIAN MORO

Lo mejor es hablar claro

En la discusión y posiciones alrededor de la orientación del Movimiento, tanto los que creen valerosos principios, tácticas y finalidad, como los que quisieran darle otra orientación, lo mejor es decir con claridad y sin rodeos lo que al respecto queremos. Porque, aún llegado el caso que por la adopción de posiciones irreconciliables no pudiéramos entendernos, como compañeros (si en la discusión no se recurre a turbias dialécticas, y habilidosas maniobras que merman la comprensión y envenenan los espíritus) podemos entendernos como afines.

Dadas las condiciones difíciles en que siempre se desenvuelve el Movimiento; la situación anormal en que se debate en el exilio y la clandestinidad en España, compañeros llevados por el desespero y otros por el declive que produce el cansancio, tratan de salir del atolladero con desahucios métodos y posiciones que alejan al Movimiento de su clásica orientación.

En situaciones tan anómalas, hay que pasar la mano a la cabeza y salir lo que saiga. Esta táctica ha sido largamente empleada por organismos que responden a la A. I. T. Y si a la acción directa no debemos renunciar por ser en todo momento recomendable, tanto para obrar como para orientarse, el liarse la manita a la cabeza es lo menos recomendable, porque nos impediría ver claro para obrar con acierto.

El aliarce con todos los diablos para derribar a Franco, a menudo se escucha entre nosotros. De las alianzas hay larga experiencia. Y si las realizadas con los más afines dieron escasos resultados, si nos aliamos con los diablos que conocen todas las artes de engañar al prójimo, los beneficiados en tal alianza serían ellos. Con el pretexto de evolucionar más de prisa, socialistas, comunistas y sindicalistas de diversos países empezaron aliándose con los partidos y con los Estados. Y en vez de aminorar el poder que los Estados someten a los pueblos y se oponen a su emancipación, se convirtieron en sus puntales.

En voz baja se dice que para sacar provecho de las alianzas con gentes tramposas nosotros también debemos emplear la trampa. No cuesta mucho trabajo comprender que si nos convertiéramos en habituales de la trampa en nosotros poco quedaría de cenetismo.

Para justificar toda suerte de alianzas y tácticas «nuevas» se dice que nosotros solos no podremos liberar a España. Al respecto cabe reconocer que con el fin de la liberación de España se hace necesario entablar relaciones con todos quienes palpite el ansia de un mínimo de libertad y despertar esta ansia con una extensa propaganda. Pero entablar alianzas con los que no palpa ningún deseo de libertad, movidos por el sólo deseo de arrojar a Franco, sería tanto como quemarnos los dedos para sacar las castañas del fuego.

La euforista aliancista está produciendo tales extravíos que no faltan quienes, con el pretexto de derribar a Franco, quieren aliarse con la Iglesia. Y con tal alianza la que se salvaría de su responsabilidad en la tragedia de España sería la Iglesia, que es la madre de todos los Franco. No faltan los que se dejan tentar por la esperanza de que sectores o personajes de conocido temple y proceder autoritario, pueden contribuir a la liberación de España, o lo menos servir de puente para cruzar el abismo, cuando en realidad lo que preparan tales elementos es un puente donde arrojar al abismo a todos los verdaderos antifranquistas. También manejan políticas o diplomáticas, y cabe advertirles que si hemos llegado a contistas desengañados de la unidad desengañados de las maniobras diplomáticas, es hora ya de poner fin a tal confusión y de confiar en la acción revolucionaria para liberar al pueblo español, como así a los demás pueblos.

Para justificar distintas orientaciones

En la búsqueda de comprensión de cada parte que lo integra, buscando un punto común de coincidencia concordante respetando ante todo la personalidad del federado, hombre u organismo.

Si no responde a esas premisas morales, en el federalismo se produce el espejismo. Si no se juega juego limpio, el federalismo es un espejismo.

Y por eso la política es un espejismo.

Hay un espejismo social. Hay un espejismo moral. Hay un espejismo sensitivo.

Sobre todo un espejismo sensitivo que invade el desierto antes aludido. Por éste se producen los demás, ya que por el sentimiento nacen y por él se producen todas las empresas, todas las inquietudes, sean políticas, sociales, científicas, morales o intelectuales. El sentimiento tiene por compañera inseparable la lealtad. Si el sentimiento no es leal, no es sentimiento. Es cálculo y chantaje. Y entonces se producen los espejismos. Si el sentimiento en su puesto, cuando el espejismo en este caso no se produce, es que el ser, el hombre, subsume y espera en una desolación absoluta; espera que la arena haga el papel de sudario. El idealista militante deja de serlo, el crédito humano y doctrinal se vuelve desilusión.

En esta sociedad de simios amaestrados e inteligentes, torcida inteligencia, el simún azota la conciencia de los hombres sensitivos que aceptaron la lealtad por compañera. Y ca-

manan en pos de un manantial que les consuele, les desaltire, les haga revivir. Y avanzan de espejismo en espejismo. Solos o en grupos insignificantes, al levantarse del arroyo ficticio, arroyo que resulta tierra resaca, avanzan hacia el horizonte de sus sueños. Aún no han pasado junto a las zarzas del escepticismo aunque convencidos están que sólo sobre páramos inhóspitos andan. Miran inmutables los horizontes desolados. De pronto, allá en lejanía, un conglomero verdoso y una cinta plateada, rutilante bajo el sol implacable de los audaces y de los arrivistas, sol de falso brillo.

¡Ah! Ahora están seguros. Allá lejos hallarán sombra y buen cobijo. Allá el agua también. Su mente ardiente tendrá amable refresco. Vislumbran las manchas, pinceladas multicolor, del fruto maduro y jugoso en el fondo verde, el verde de la esperanza. Antes de tocarlos, sienten el deleite de morderlos. Y en el correr de las aguas, ven saltar sobre sus grandes peñascales los pasajeros penachos de espuma. Corren corren presurosos unos; calmos, serenos, otros. Ya han llegado. Se sienten inclinados. Avanzan los labios... Y se levantan después lentamente, como llenos de arena fina y un regusto áspero en la boca; un zumbido en la cabeza, como si cien grillos cantaran al unisono ahí dentro.

Avanzan. Avanzan esperando, esperando. Avanzan hacia el próximo espejismo.

FABIAN MORO

ANTENNA

TABACO HABANO PARA ESPAÑA

MDRID.—Para las fiestas de Navidad y fin de año, Fidel Castro ha aprehendido a la Tabacalera española con elaboraciones cubanas facilitadas por la casa «Cubatabaco», particularmente con más de tres millones de puros habanos. Las marcas del tabaco fidelista introducido recientemente en Francia son: Cifuentes, La Excepción, La Flor de Cano, Paratagás, Fontseca, H. Hupmann, Hoy de Monterrey, María Guerrero, Montecristo, Por Larrañaga, Quintero, Rey del Mundo, Romeo y Julieta, Santos de Luxe y la Troya.

BOLSA INDOMESTICA

MADRID.—Aunque todavía no se ha hecho pública la noticia, está a punto de producirse un alza de precio en los espectáculos cinematográficos. No sabemos si será antes o después de la Navidad, que es una fecha clásica para subir las cosas en nuestro país, aunque este año el ministro de Comercio anunció, en una conferencia de Prensa, que se procuraría que incluso bajarán los de algunos productos alimenticios. La mayor parte de ellos están sostenidos, aunque han subido algo los huevos y la carne de pollo y bastante con respecto al año pasado los pavos —tanto en vivo como congelados— y los dulces, especialmente el turrón.

ACCIDENTE DEL TRABAJO

VALENCIA.—Después de presentar el partido Eche-Barcelona jugado en el campo de Altair, y cuando regresaban hacia la ciudad con cuatro periodistas barceloneses sufridos un accidente a su paso por la pista de Silla, al desquitarse el coche en el que viajaban.

Los accidentados son Antonio Fernández Fernández, locutor de Radio Nacional de España en Barcelona, que conducía el vehículo; un técnico de la ciudad emisora; Miguel Ribalta Negre, administrador del «Diario de Barcelona»; y Francisco Solé Marsal, redactor del «Tele-Express». Los señores Ribalta y Solé Marsal quedaron hospitalizados en Valencia.

PRESENTE DE PASCUAS

LEON.—Un obrero pereció y tres más resultaron con quemaduras de pronóstico reservado, cuando se dedicaban a la instalación de un cable telefónico en las inmediaciones de los muelles de la estación de la RENFE. Sin advertirlo, tocaron una línea de energía eléctrica de alta tensión, recibiendo los cuatro una fuerte descarga, a consecuencia de la cual Rafael Escrivano, de 24 años, murió en el acto. Los heridos son Modesto Domínguez, también de 24 años; Manuel Domínguez, de 31, y Eleuterio Escrivano, de 45, que después de asistidos en el botiquín de la RENFE, fueron trasladados a una clínica.

PRESENTE DE PASCUAS

Falleció en el acto en un accidente de trabajo, el obrero Doroteo Acevedo Fernández, de 43 años, vecino de Remolinos. El suceso ocurrió en la mina «Antón», de Huelmo, a consecuencia del desprendimiento de un costero, que alcanzó al infortunado productor.

Esta provincia sigue en cabeza en el campeonato español de accidentes de trabajo.

videmos, lo consideramos excesivo. La fusión con una sindical orientada por un partido que ha gobernado y aspira por derecho propio a gobernar, sólo sería posible si la C.N.T. renunciara a su posición antistatal, con lo que pasaría a ser una sindical de tantas como hay que van a remolque de comités éliticos y Estados que defienden toda clase de intereses menos las auténticas aspiraciones de la clase obrera.

Cualesquiera que sean los propósitos referentes a la orientación del Movimiento libertario español, lo mejor es exponerlos con claridad. Antes que Pestana expresara lo que realmente quería, una enconada propaganda causó gran malestar en la CNT. Cuando Pestana tuvo la sinceridad de declarar que lo que quería era que la CNT colaborara en las instituciones gubernamentales para renovarlas desde adentro (con lo que al fin no hacía más que repetir lo que habían dicho los marxistas para justificar su colaboración con los Estados), las intenciones de Pestana se vieron claras y sus teorías fueron pocas. Pero lo importante es que el ambiente quedó saneado.

Las desviaciones sufridas por los movimientos de finalidad anarquista deben servirnos de experiencia para afrontar las situaciones más difíciles sin renunciar a nada. Se dirá que sosteniendo esta posición avanzamos poco, a lo que podemos contestar que por lo menos no retrocedemos ni somos juguetes de avisados como lo son las sindicales sin personalidad ni orientación propia. De que cada uno siga la orientación que mejor se avena a su manera de ver y sentir, es un derecho que no se discute. Lo discutible es que en nombre de las ideas se haga una neblina y contradictoria propaganda para arrastrar tras sí el Movimiento. Y en medio de tal estado de confusión, tanto los que estamos de acuerdo con principios, tácticas y finalidad, como los que quieren dar al Movimiento otra orientación, lo mejor es hablar claro.

«VIDA SINDICALISTA»
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.
En venta en esta administración al precio de 0,30 F.

«VIDA SINDICALISTA»
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.
En venta en esta administración al precio de 0,30 F.

«VIDA SINDICALISTA»
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.
En venta en esta administración al precio de 0,30 F.

Falsedad del

(Continuación y fin.)
Las proporciones del mundo actual han sido reducidas hasta tal punto que habrá que suprimir la aviación si no suprimen las soberanías nacionales; hoy el mundo resulta mucho más pequeño que era la península itálica cuando los tiempos de Maquiavelo y de los Borgia, sin embargo sigue siendo gobernado por las mismas ideas políticas; casi todas las naciones de la tierra son gobernadas por piratas. En rigor, no hay ni un sólo gobierno que tenga verdaderos títulos de legitimidad; todos, unos más otros menos, hacen trampas por medio de leyes, que ni ellos mismos cumplen a veces, para sostener partidos políticos a castas privilegiadas. La misma gran democracia yanqui hace poco asesino al mejor de los presidentes; y aún no se ha aclarado el misterio de ese gran crimen, ni se aclarará porque hasta el mismo Jhonson es sospechoso.

Hay un mundo que necesita un gobierno universal mucho más que lo necesitaba Italia o Alemania en el siglo pasado. Todas las necesidades políticas y todos los problemas sociales y económicos tienen proporciones universales; sin embargo, el único que hay universal es el desbaratado que produce ríos de sangre, diarios con sus guerras «locas» constantes y hambre desesperada en la mayor parte de las zonas de la tierra, pero no faltan los jefes cargados de riquezas, no faltan los príncipes cargados de honores, no faltan ejércitos innumerables cargados de armas hasta los dientes; no hay ningún gobierno, por pobre que sea su país, que se quiera privar del lujo de poseer su presupuesto bien cargado para la guerra.

Rémoras, rémoras, todo son rémoras, y quizá sean la principal de las rémoras esos eruditos de las academias de la lengua que se empeñan en que los chicos aprendan gramáticas y ortografías absurdas por la única razón de que ellos las tuvieron que aprender antes como papagayos

o perros amaestrados. Esos eruditos que enseñan física y metafísica al mismo tiempo, que explican a Einstein o Kant, que explican genética y antropología y al mismo tiempo hablan de Adán y Eva, del cielo y del infierno.

¿Cómo tiene que ir el mundo con maestros así?

¿Si es esa gente la que tiene que discernir títulos académicos, cómo tiene que ir el mundo?

Así se explica el que un grupo de doctores y profesores en Derecho no sepan qué contestar cuando les preguntan: ¿Cómo se adquieren los atributos del Derecho? Sin embargo, yo sí que lo sé, pero es que no pude terminar mis estudios primarios y por lo tanto no pude amaestrarme como un perro con sus verdades falsas. Yo no he podido aprender nada que no me haya sido debidamente explicado y mis maestros en vez de explicaciones daban palizas y otros castigos corporales. Lo que sí he hecho es hacerme rémoras mucho para salvar mi alma infeliz.

De mí, como se hace con todos los niños del mundo y en todas las escuelas sometidas a los sistemas de enseñanza nacionales, de la tierra, se quiso hacer un ciudadano sumiso y obediente, no un ciudadano consciente y libre. Y los peores sistemas de enseñanza son los de los países comunistas.

A pesar de todo, el mundo sigue avanzando debido a que es imposible detener la dinámica de las profesiones para los cuales no hay fronteras en el tiempo ni en el espacio.

Pero al sindicalismo, a pesar de ser el sistema orgánico de las profesiones, no le ocurre lo mismo, le es muchísimo más difícil avanzar por la enorme cantidad de rémoras culturales y políticas que pesan sobre él.

El Sindicalismo sólo puede avanzar a costa de todas las fronteras creadas por el hombre, sean políticas o metafísicas.

En nuestro mundo actual no puede ni debe haber tantas políticas como partidos y naciones; por lo tanto hay que sindicalizar la política para que el equilibrio y la paz universal pueda ser garantizada.

El mundo no puede estar hoy regido por la ley de la selva que es lo que viene a ser la ley de las soberanías nacionales.

Los eruditos defensores de la Ley escrita y de las rutinas académicas no tienen por qué darse cuenta de que lo que aprenden es cierto o falso, puesto que a ellos les basta decir lo que les enseñan los libros y las Universidades en donde todo está falsificado o amañado.

Está falsificado el Derecho, la Política, la Economía, todas las grandes nociones de la cultura y principalmente la ética, por razones de Estado.

acompañado de un método de capacitación.

Hay que saber adaptar nuestra acción crítica y demoleadora a nuestras posibilidades, pero siempre con la vista puesta hacia nuestra finalidad libertaria.

La sociedad futura como abstracción es la tierra de las promesas. No es con simples programas prometedores, como el pueblo trata de construir antes de destruirlo. Si no destruimos lo que es indispensable que desaparezca, lo que no debe o no puede existir (lo inútil y lo nocivo) en una sociedad equitativa y libre (qué equitativa uana sea esa).

La obra maestra, esencial del anarquismo, es la de desarrollar en los que ella se dirige, el odio y el asco hacia una sociedad basada sobre la dominación y la explotación del hombre por el hombre; es la de desarrollar igualmente un espíritu crítico permanente e irreductible con respecto a instituciones que enseñan y mantienen dicha dominación. Los fines de la educación anarquista son esencialmente antiautoritarios y por consiguiente críticos negativos. ¿Qué son, en su mayor parte, nuestras reuniones, conferencias, libros, periódicos, etc. sino una obra crítica y destructora? Cuando nos decimos partidarios de la educación es porque en ello entendemos, lo repetimos, la ineludible necesidad de la destrucción de los prejuicios heredados de las tradiciones y de las costumbres; destrucción que consiste en expulsar de los cerebros los fantasmata, las entidades metafísicas y las aberraciones que los atormentan.

Toda organización que busque a uniformar al individuo, sea por el interés de la eficacia, sea en nombre de cualquier dogma político o religioso, comete un crimen contra la naturaleza del hombre. El progreso colectivo, si se produce será por la suma de los progresos éticos individuales. La realidad de esta época nos demuestra que el progreso material, sobreponiéndose a todo lo demás solamente ha conseguido agravar la coacción social.

No es cuestión aquí, ya se sabe, el proponer un programa completo, y mucho menos definitivo de vida futura, pues la marcha del progreso no es finalista sino permanente y en ascensión continua. Nuestras concepciones de la vida común no son comprendidas por la mentalidad general actual, y esa mentalidad gregaria es la que tenemos que transformar para que estas concepciones sean asimiladas por los hombres y se sientan reacios a toda tentativa de reducción de la persona humana. Creemos que los que piden programas más o menos definitivos, jamás comprendiendo el principio de esa soberanía.

Mejor que programas para hoy y para mañana, lo que conviene es que cada uno de nosotros, en nuestras relaciones mutuas, podamos demostrar que la vida tal como la entendemos, es sin estatismos de ningún género, es estable. La consecuencia de nuestra conducta sería la mejor prueba de la posibilidad de una humanidad libre y el mejor programa para quien lo pide. Es en la práctica que se debe demostrar que somos capaces, sin leyes que nos impongan, del estudio y de la realización de una norma de vida libre en todas las manifestaciones de las necesidades humanas. Todo dependerá de la inteligencia y de la voluntad que pongan los hombres en dicha empresa.

Y para terminar recordemos la divisa que Charles d'Avray puso en algunas de sus canciones: «Avec le passé, détruisons le présent pour créer l'avenir».

Se pide un programa constructivo

(Viene de la pag. 4)

acompañado de un método de capacitación.

Hay que saber adaptar nuestra acción crítica y demoleadora a nuestras posibilidades, pero siempre con la vista puesta hacia nuestra finalidad libertaria.

La sociedad futura como abstracción es la tierra de las promesas. No es con simples programas prometedores, como el pueblo trata de construir antes de destruirlo. Si no destruimos lo que es indispensable que desaparezca, lo que no debe o no puede existir (lo inútil y lo nocivo) en una sociedad equitativa y libre (qué equitativa uana sea esa).

La obra maestra, esencial del anarquismo, es la de desarrollar en los que ella se dirige, el odio y el asco hacia una sociedad basada sobre la dominación y la explotación del hombre por el hombre; es la de desarrollar igualmente un espíritu crítico permanente e irreductible con respecto a instituciones que enseñan y mantienen dicha dominación. Los fines de la educación anarquista son esencialmente antiautoritarios y por consiguiente críticos negativos. ¿Qué son, en su mayor parte, nuestras reuniones, conferencias, libros, periódicos, etc. sino una obra crítica y destructora? Cuando nos decimos partidarios de la educación es porque en ello entendemos, lo repetimos, la ineludible necesidad de la destrucción de los prejuicios heredados de las tradiciones y de las costumbres; destrucción que consiste en expulsar de los cerebros los fantasmata, las entidades metafísicas y las aberraciones que los atormentan.

Toda organización que busque a uniformar al individuo, sea por el interés de la eficacia, sea en nombre de cualquier dogma político o religioso, comete un crimen contra la naturaleza del hombre. El progreso colectivo, si se produce será por la suma de los progresos éticos individuales. La realidad de esta época nos demuestra que el progreso material, sobreponiéndose a todo lo demás solamente ha conseguido agravar la coacción social.

Diálogo con Frédéric Zeuner

—¿Cuándo cree usted que apareció sobre la Tierra el hombre?

—Hace un millón de años.

—¿En qué se funda?

—En restos humanos, como los encontrados en Java y en China, que son los más antiguos hasta ahora y tienen medio millón de años.

—En qué quedamos; ¿uno, o medio millón?

—Es una deducción. En Africa del Sur aparecieron restos de seres que no pueden llamarse humanos, de más de un millón de años de antigüedad.

—¿Monos?

—No exactamente; inferiores al hombre tal como se concibe, y más perfecto comparados al mono actual.

—¿Es suponer aceptar la teoría evolucionista?

—Científicamente es lógica.

—¿El hombre aparece, por consiguiente, en cuánto es dotado de inteligencia?

—Nadie lo duda.

—Y cuando el hombre pierde la inteligencia, ¿qué es?

—No tiene contestación.

—Pregunto al arqueólogo.

—Pregunte al psicólogo.

—¿Cuándo sitúa usted a Adán y Eva?

—La ciencia no lo sabe todavía.

—¿Cómo supone vivió el hombre primitivo?

—En Europa, en una especie de estepa forestal.

—¿Qué comía?

—De todo, vegetal y animal, pero más carne; el hombre se caracterizó desde un principio por su alimentación mixta.

—De aquel ser humano primitivo al de hoy, ¿hay mucha diferencia?

—No ha evolucionado, en el fondo es igual: la mandibula se ha hecho más pequeña.

—A propósito; ¿ha visto la famosa mandibula de Bañolas?

—Sí, me ha impresionado, es magnífica.

—Creemos que es el resto humano más antiguo que poseemos. ¿De cuándo data?

—Probablemente tiene ciento cincuenta mil años.

—¿No juegan alegremente con los años?

—Para nosotros, los errores de siglos no tienen demasiada importancia.

—El doctor Pericot, presente en el diálogo, le pregunta si irá a Gibraltar.

—También aquello tiene interés arqueológico?

—Sí; hay una cueva, seguramente habitada en tiempos muy remotos.

—¿Ya había ingleses, mister?

—Aun no, llegaron un poco más tarde.

—Y ya veremos las huellas que dejan en la Historia...

DEL ARCO
(De «La Vanguardia» barcelonesa)

Marsella, diciembre 1964.

JUAN

J. PUIG D'AGUILERA

(1) Voir « C. S. » n° 327 et 329.

determinismo

por Constanza Constante

o de comodidad, que son las fronteras políticas y metafísicas.

Vender por cien o por mil lo que sólo ha costado cinco, y quedarse con los millones que otros han ganado con su actividad profesional, a eso se llama economía, y que un individuo se enriquezca fabulosamente apoderándose de una nación al apoderarse de su soberanía, a eso llaman Derecho Político, porque en nombre de la soberanía nacional se pueden dictar las leyes más horribles y cometer toda clase de atrocidades y crímenes.

No hay determinismo económico; lo que hay es embrutecimiento sistemático de los pueblos, principiando por envenerar la mente de los niños desde su más tierna infancia en las escuelas, cuando no privándoles de toda enseñanza escolar, porque por lo menos a crear si que se les enseña en todas partes; en todas partes del mundo se les enseña a creer y a obedecer antes que a saber. Se les enseña a odiar y a matar en nombre de la patria o en nombre de Carlos Marx, de Mahoma, de Buda o de cualquier otro fetiche político o religioso.

La «Tabla de la Ley» dice: «No matarás!» y desde entonces no han cesado jamás las guerras y las matanzas religiosas.

No se crea que porque hablé así soy un escéptico, nada de eso, sino todo lo contrario. Un sindicalista como yo tiene que ser siempre dinámico y optimista necesariamente porque sé que en política puede ser determinante la voluntad más o menos consciente. Ningún hombre de firmes convicciones puede ser escéptico.

Yo veo la posible ordenación racional del universo con mucha claridad; para mí la dimensión internacional ya no existe, se ha quedado corta.

Para que el Derecho sea verdaderamente Derecho, tiene que ser univer-

sal. Todo lo que sea de naturaleza universal y sea universalmente necesario tiene que tener una definición y una solución necesaria a la misma escala. Esto es un postulado sindicalista y para el sindicalismo es lo más fácil del mundo lo que se propone, porque está en su propia naturaleza el darle al mundo una Constitución universal.

El Sindicalismo es la organización natural de las profesiones y éstas, como sus sindicatos, son universalmente únicos, por la misma razón que es la ciencia en cada una de sus especialidades profesionales; hay tantas ciencias como profesiones y cara una de las cuales tiene su propia dialéctica con la cual calculan y actúan.

Para el Sindicalismo resulta cosa fácil crear una jurisprudencia, con su propia razón a escala universal. También le sería fácil montar un sistema de enseñanza a la misma escala, así como la adopción de un idioma y de un alfabeto universalmente necesario; ídem con la sanidad, como con las comunicaciones, como en todas las actividades profesionales mediante federaciones y congresos profesionales de cada uno de ellas y todas en conjunto después.

El Sindicalismo puede dar al mundo una seguridad de Garantías de los Derechos del Hombre y del Ciudadano plenamente efectiva, sin necesidad de recurrir a la violencia. Le bastaría sólo que al enemigo, fuera individuo o colectividad, lo señalara o lo aislara, cosa que podría hacer efectivo con toda seguridad pues un orden edificado sobre las profesiones debidamente organizadas funcionaría maravillosamente como una máquina de precisión para tales casos.

Y nada de todo esto se puede confiar al determinismo, sino a la razón, que es el fundamento esencial de todo conocimiento y de toda posibilidad científica y sociológica.

España, octubre 1964.

A la memoria de F. Alaiz y M. Buenacasa

RECUERDO

1945. Era poco tiempo antes de la celebración del Congreso de FF. LL. en París.

Encontrándonos un domingo por la tarde en la Bolsa del Trabajo de Toulouse, decidimos unos compañeros, allí presentes, pasar un rato de amena e interesante charla en compañía de Alaiz y Buenacasa, éste de paso por Toulouse organizando el Congreso que tuvo que celebrarse en París por no encontrarse local apropiado en la villa rosa. Una vez instalados en una de las varias y amplias salas de que dispone el edificio, Alaiz nos deleitó con su amena y rica dicción.

Pero he aquí que Buenacasa «rompe armas» y nos da a conocer palabras de su vida de luchador confederal y de cómo vino al campo de nuestro querido ideal, por lo que tantos años lo ha defendido y propagado.

Con esa socarronería de aragoneses consciente y entretenedora, me preguntó que por el año 1935 y en plena dictadura prorrochista pasaron los Pirineos él y Galo Díez, capitán de Valencia, donde quedó definitivamente constituida la F.A.I. Más tarde fue expulsado del territorio francés en compañía de Enrique Obregón (éste muerto en julio de 1936, ejerciendo el cargo de secretario de la F. L. de Grupos anarquistas de Barcelona) por sus actividades en Toulouse, largas de enumerar.

Pero la anécdota poco conocida y que creo debe darse a conocer, es la de su corta vida de estudios seminaristas, contada por el mismo Manuel Buenacasa.

Siendo sobrino de una alta autoridad eclesiástica de Zaragoza, le enviaron a un seminario de Sevilla a estudiar teología para convertirse en un buen padre de almas descañonadas. Pero la criada le salió respondona. Aquí la criada se presentó en forma de señoritas «bien» de la buena sociedad sevillana.

Debido a su parentesco con el tio

de Zaragoza, era frecuentemente invitado a dar largos paseos en coche descubierto, y tirado por soberbios alazanes. Y en la sonrisa propia en él y sus ojillos picarones, nos decía: «Verme sentado en medio de aquellas bellezas, con todo lo bueno que la naturaleza les había otorgado, y a menor roce debido al traqueteo del coche, me veía elevado a la quinta potencia. El padre profesor, que observó mi poca vocación para llevar los hábitos, escribió a mi tío y me envió a Zaragoza.»

Alaiz, que hasta aquel momento le escuchó sin decir una palabra, le miró muy fijó, con ese aire tozudo y bonachón del vasco-aragonés, y le dijo: «Ya me parecía a mí, leyendo tus escritos, que tenías parte de la herencia de esa familia.»

Buenacasa sonrió y prosiguió su relato:

«Como es natural, mi tío me amonestó, vupuleándome de lo lindo por el poco entusiasmo que tenía para continuar los estudios. Cansado de oírle le espeté: No quiero ser cura.»

«¿Se puede saber por qué?»

«Tanto insistió que, haciendo un supremo esfuerzo, le dije:»

«—Tío, porque me gustan mucho las mujeres.»

«—También a mí —balbuceé en un momento de sinceridad— y aquí tienes. Bueno, ¿qué es lo que quieres ser?»

«—Quiero ser carpintero.»

«—Pues serás carpintero.»

Con la influencia y recomendación suya entré en un taller de carpintería. Eran los tiempos de la Federación Regional Obrera Española. Poco después de estar en el taller de carpintería, un compañero de trabajo me habló de sindicalismo. Bueno, le contesté. Otro día me anunciaron que se iba a celebrar una reunión del sindicato de carpinteros y era necesaria la presencia de todos. Estuve allí presente. No sé si por casualidad o premeditado, había que nombrar secretario de la sección. Uno del taller dijo: «Para proponer, Manuel Buenacasa, que sabe bien escribir.» Por unanimidad me veo secretario del Ramo de Carpinteros sin saber una papa de lo que era sindicalismo. Sólo porque sabía muy bien escribir. No terminan ahí mis avatares. Un buen día se hacen unas reclamaciones de mejoras a los patronos. No aceptan y vamos a la huelga. Por cerrilidad, las autoridades gubernativas empiezan a detener a «noche y a moche» y allí va Buenacasa con otra infinidad de compañeros a dar con sus huesos en la cárcel, en la que se dan conferencias, lecciones de sindicalismo, anarquismo, vegetarianismo, nudismo, etc.

Al día siguiente, al ir a probar el hambre, me echaron a la misma con el grado de bachiller en asuntos sociales. Se dice vulgarmente que la cárcel es la antecámara del crimen y el robo. No sé la veracidad de esa aserción. Lo que sí puedo afirmar, por haberlo vivido, que también es la escuela donde se forjan idealistas.

Al cumplir escasamente quince años y en solidaridad con los obreros de Barcelona en la Semana Sangrienta de 1909, los obreros del taller donde yo hacía mi aprendizaje fuimos a la huelga, y también por la cerrilidad de un teniente de los guardias de Se-

guridad llamados «Romanones» —nombre que se les dio por ser obra del conde del mismo nombre—, nos detuvieron. Lo que inspiró a Samblancet el escrito «Un caso sobre otros casos», publicado en uno de sus mejores libros, «Jesús atado a la columna». Fue a parar a la cárcel de Larrinaga de Bilbao de la que era director el «famoso» Cabellud, terror de los llamados «quinceneros».

Yo no acierto decir cómo nos contó Buenacasa su bachillerato. Pero sí con suficientes conocimientos para comprender que «la emancipación de los trabajadores es obra de los trabajadores mismos».

Por la transcripción,

A. GAINZARAIN

NECROLOGICAS

JOSE GILBERT

Pese a su gran voluntad de vivir, este querido Gilbert se ha ido arrebatado por la Parca. Ha seguido camino de todos, que no gusta a nadie seguir.

Dos años hacía, más o menos, que nuestro amigo luchaba a brazo partido con una enfermedad que no perdona. Tan curado como estaba en las bregas, Gilbert no se rindió a la evidencia de una batalla perdida. Hasta el último momento. De una operación a otra, de un sanatorio a la clínica y de la clínica al hospital, salió siempre inocentemente triunfante esperando la orden doctoral de poderse reintegrar al trabajo. Ahora, extinto, ya no se da cuenta de lo equivocado de sus cálculos.

José Gilbert procedía del movido Sindicato de Cilindros, Estampadores y Acabados en Piezas que, junto con Tintorerías, concretaban lo conocido por Ramo del Agua. De pequeño estuvo en la curtiduría de Can Requesens, yendo a parar, por avatares de la existencia, al Arte Fabril «Constancia», en la época, en «La Constancia», en dicho organismo de Cilindros y Tintorerías, además del Sindicato de Contramaestros «El Radium».

Ortundo del Pueblo Nuevo y habitante luego en S. Andrés de Palomar, barrios típicos de la Barcelona laboriosa, Gilbert ha sido elemento constante de la Ramblita, el Quatre Cantons, «La Farigola» del Clot, y el Paseo Fabra, como vías públicas expositoras de la tensión popular sindicalista. En las épocas de clausura de sindicatos esas calles y plazas (pensamos también en la Plaza Vella de Tarrasa, en el «Pla de l'Os» de Sabadell, y en el Paseo y los olivares de Igualada) fueron vibración y escuela para días grandes preñados de emancipación y anarquía. Lo caluroso de un Sans, de un Paralelo, de una Barceloneta, de un Clot, St. Martín, Camp de l'Arpa, Sagrera y extensiones (sin olvidar St. Andreu) no existe ya en la gran Barcelona, llena hoy de gente, gente y más gente. Pero un Sans, anortiguada, sin estruendo social cual la tuvo en nuestros días, y aforados días, pero que sin duda podrá recobrar en días venideros porque es imposible que nuestro pueblo haya perdido en su espíritu lo que ha sufrido en su entraña.

Hombres como ese Gilbert que ya no existe había muchos en Barcelona en actividad y fuerza colectiva, si bien dudamos que en corazón y desprendimiento los hubiera, como él, en varias docenas. Siéndole duro de ganar el franco (allá, la peseta), no tenía moneda suya en cuanto una necesidad ajena se le ponía delante. Su sensibilidad refinada no resistía miseria ni necesidad colectiva en compromiso. Moneda en mano acudía a todo, de la misma manera que se utilizaba de la misma.

Drama de corazón el suyo al estar apartado de sus familiares. Franco ha matado personas y lacerado sentimientos, una variante —cruda— del asesinato. Muchas enfermedades de exiliados vienen de ese camino. Demasiado cordial, Gilbert pudo haber sufrido el contagio.

En París, Gilbert constó hasta que no pudo más en el comité de S.I.A., a la que sirvió con una constancia que los más «vistos» que él desconocemos. En todas las mesas petitorias (viejos, enfermos, pro esto

o aquello, prensa y otras propagandas), el «cilindral» de Sant Andreu dejó su óbito. No tuvo jamás un no para la obra confederal y libertaria. Han hecho bien los compañeros que en sus horas de dolor lo han asistido. Hasta el último momento ha sido estimado; hasta el último aliento ha participado del cariño de la familia que le quedaba: «la de los compañeros».

Que el último suspiro le haya sido satisfactorio.

En el entierro (verificado en la tarde del 24-12-64), estuvimos nosotros. Ni más ni menos que la representación de las generaciones del 19, 36 y 50, lo que quiere decir mucho, aunque no represente el todo.—J. F.

HORTENSIA MANINI

Tal vez lacere a sus padres este recuerdo a la hija indebidamente muerta. No deben desaparecer los jóvenes que alienten un deber de alegría en la tierra. Ello está claro.

Conoció a Hortensia, venido yo al Gave de Pau, a su edad de 8 años. Era una criatura de carácter amable que despedía dulzura por los ojos y con su trato, siempre discreto, en medio del bullicio de sus hermanos. Observadora tenaz y callada, asimilaba todo con facilidad suma. Una danza presenciada una vez la ballaba algo seguido con una disposición natural sorprendente.

Pensando en aquellos años rememoro la felicidad de una madre —Pepeita— y la vigilancia sonriente de un padre —Carlos—, al reunirse en tortosa a la mesa con tres hijos y otras tantas hijas, todos ellos interesantes en cada particular aspecto. Claro que tanta prele acarrea preocupaciones y a veces dolores irreparables (ahora se ha visto). Pero, ante la íntima felicidad de unos tiempos, pienso que tal vez los neomalthusianos o casi, hemos sido unos estúpidos no habiendo seguido el goce que la Naturaleza produce, no ya por contactos, sino por la presencia misma de los hijos. Al hombre sólo se le puede curtir la entraña. El hombre acompañado de mujer se ablanda y acompasa al ritmo humanista. Mas, con hijos, la generosidad, el desprendimiento, la dedicación a ellos son satisfactoriamente obligados.

Años pasaron y los trenes ahuyentaron de muchas partes, dejando nosotros —hirones de estima en cada una de ellos. Los mayores sirven para empujar el común de las iras. Los menores... esos se pesan y hay que apretarse el pecho con la mano en la hora, ¡tan repetida!, de coger billete.

Tiempo después se piensa: «¿Y aquel pequeño? ¿Y aquella niña?» «¡Oh! el es mayorcito y ella tiene novio. ¿Qué cosa, la vida! Uno se sorprende de la nueva juventud perseguida».

Pero la siega de una Hortensia... eso no se acepta nunca, aunque fatalmente ocurra.

Carlos, Pepita, Angelina, Juanito, Carlitos, la otra Pepita, Ramón, familia subsiguiente, yo y mi compaña estamos con vosotros en la hora del dolor, como lo estuvimos en la de las risas.—F.

COMUNICADOS

F. L. DE MARSELLA

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar en nuestro domicilio social, 12, rue Pavillon, 2.º piso, el domingo día 10 de enero, a las nueve y media de la mañana. Se ruega la asistencia de todos.

ALIANZA SINDICAL MONTPELLIER

El día 10 de enero, a las nueve y media de la mañana y en el local de la S.F.I.O., rue Cullen (cerca plaza J. Jaures), celebrará conferencia a cargo del compañero Ramón Liarte, bajo el tema: «La Alianza Sindical ante el presente y el porvenir de España».

MUJERES LIBRES, PARIS

La sección de Paris de Mujeres Libres anuncia a todos los compañeros y simpatizantes que el 3 de enero 1964 tendrá lugar, en el centro social, una función recreativa dedicada a los niños.

En esta Fiesta del Niño los asistentes serán agradablemente distraídos con cantos, humor y poesías a cargo de varios aficionados, algunos con-

vidos y otros que lo serán a partir de ese día. Habrá obsequios para los niños presentes.

UN RUEGO A LOS COMPAÑEROS DE LOS PIRINEOS ORIENTALES

La solidaridad es el impulso de la vida de todos los géneros, particularmente el nuestro. Ninguna acción es posible sin el concurso solidario.

Con este fin surgió Solidaridad Internacional Antifascista, para impulsar a todos los que, a través de las fronteras luchan y son víctimas de las peripecias del régimen, sin olvidar a centenares de enfermos y ancianos que por igual sufren en hospicios y hospitales. Se trata de percursoros que en su juventud cumplieron la misión constructiva hacia la emancipación social de los pueblos, y sería lamentable en nuestros medios dejarlos en el olvido.

«Se ha olvidado que en tiempos inolvidables fuisteis los puntales verticales del sostén de S.I.A., y que sin saber el porqué ni presentar un objetivo valiable habéis olvidado cuanto vuestro anhelo manifestaba?»

No obstante, las necesidades, como

los casos, son permanentes y más numerosos, que S.I.A. tiene que asistir a medida de sus posibilidades materiales. Es preciso, compañeros, que reaccionéis reingresando a S.I.A. que no sirva de obstáculo el retraso de vuestra cotización, puesto que sus estatutos no exigen pagos atrasados. Será nuestro placer recibir vuestro ofrecimiento de cooperación, impulsor de la magnífica obra de solidaridad de S.I.A.

Por el Secretariado, Gil.

ADMINISTRATIVAS

Jean Gil, Perpignan. Recibida carta y 10 F. abono medio año.

REDACCION

Todos los compañeros que fueron nombrados redactores del COMBAT SYNDICALISTE (S. E.), son invitados por la presente nota a entrevistarse el sábado, 2 de enero, a las cinco de la tarde.

AVISO

El compañero Tomás Justo desea conocer la poesía titulada «Dónde está España».

Ruega, si algún compañero la posee o la sabe, se la envíe, dándole las gracias por anticipado.

Sus señas son: Justo Tomás, 2, rue Saint-Simoniens, Béziers (Hérault).

«Con la influencia y recomendación suya entré en un taller de carpintería. Eran los tiempos de la Federación Regional Obrera Española. Poco después de estar en el taller de carpintería, un compañero de trabajo me habló de sindicalismo. Bueno, le contesté. Otro día me anunciaron que se iba a celebrar una reunión del sindicato de carpinteros y era necesaria la presencia de todos. Estuve allí presente. No sé si por casualidad o premeditado, había que nombrar secretario de la sección. Uno del taller dijo: «Para proponer, Manuel Buenacasa, que sabe bien escribir.» Por unanimidad me veo secretario del Ramo de Carpinteros sin saber una papa de lo que era sindicalismo. Sólo porque sabía muy bien escribir. No terminan ahí mis avatares. Un buen día se hacen unas reclamaciones de mejoras a los patronos. No aceptan y vamos a la huelga. Por cerrilidad, las autoridades gubernativas empiezan a detener a «noche y a moche» y allí va Buenacasa con otra infinidad de compañeros a dar con sus huesos en la cárcel, en la que se dan conferencias, lecciones de sindicalismo, anarquismo, vegetarianismo, nudismo, etc.

Al día siguiente, al ir a probar el hambre, me echaron a la misma con el grado de bachiller en asuntos sociales. Se dice vulgarmente que la cárcel es la antecámara del crimen y el robo. No sé la veracidad de esa aserción. Lo que sí puedo afirmar, por haberlo vivido, que también es la escuela donde se forjan idealistas.

Al cumplir escasamente quince años y en solidaridad con los obreros de Barcelona en la Semana Sangrienta de 1909, los obreros del taller donde yo hacía mi aprendizaje fuimos a la huelga, y también por la cerrilidad de un teniente de los guardias de Se-

guridad llamados «Romanones» —nombre que se les dio por ser obra del conde del mismo nombre—, nos detuvieron. Lo que inspiró a Samblancet el escrito «Un caso sobre otros casos», publicado en uno de sus mejores libros, «Jesús atado a la columna». Fue a parar a la cárcel de Larrinaga de Bilbao de la que era director el «famoso» Cabellud, terror de los llamados «quinceneros».

Yo no acierto decir cómo nos contó Buenacasa su bachillerato. Pero sí con suficientes conocimientos para comprender que «la emancipación de los trabajadores es obra de los trabajadores mismos».

Por la transcripción,

A. GAINZARAIN

LA METALURGIA MANIFIESTA

MADRID.—Cerca de cinco mil obreros metalúrgicos manifestaron indignadamente ante la casa de sindicatos contra la lenidad sindical-gubernamental en la renovación de la convención de trabajo profesional metalúrgico. Con apoyo de la policía armada, los enclaustrados de la casa acometieron a los manifestantes, logrando tras muchos esfuerzos desalojarlos de los alrededores del edificio. Hubo detenidos momentáneos, que tienen que presentarse periódicamente a la Delegación de Policía respectiva, hasta que la prevención les sea levantada.

La gente comenta la curiosidad de que a la brutalidad policíaca la prensa la haya llamado «ruogo».

CONTRA LOS MINEROS DESPEDIDOS

Los mineros asturianos no podrán ya recuadar fondos para sus camaradas despedidos como consecuencia de las huelgas últimas. En efecto, las fuerzas del orden han prohibido toda colecta y se han incautado y secuestrado los fondos recaudados en Barredos, Polio y La Camocha, en Gijón y en Sama de Langreo.»

EN PRENSA

Tipos españoles

Segunda parte

Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz.

A partir de ahora se aceptan encargos.

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quiénet» incluido, 19 F. Descuento acostumbrado a los paqueteros.

Conversaciones libertarias

RECAPITULEMOS

LA C.N.T. se debe a la emancipación integral de los trabajadores, a la que se propone llegar por vía política, irreligiosa y de acción directa, con desahogo al comunismo libre e igualitario, según definición del Congreso de 1919, referendado por el de 1936.

Emancipación integral para terminar con el régimen de desigualdades mantenido presentemente por sistemas feudales, dictatoriales, democráticos y comunistas autoritarios.

Nuestra Confederación sostiene una historia de conquistas obreras apreciables, tanto en el orden moral como en el material, y en el de elevación general inclusive.

La C.N.T. ha ido delante de la Ley y no detrás de ella. Cuando el Parlamento ha legislado en materias sociales no ha hecho más que reconocer las ventajas directamente alcanzadas por el proletario revolucionario.

Los afiliados a la Confederación cumplen un deber de superación personal cultivándose educativa y profesionalmente, y ayudando a sus compañeros de clase a elevar su condición de entes para desahogarse, gradualmente y enteramente de la masa.

El cenetista verdad no es mero «individuo con carnet», sino un compañero de convicción y responsabilidad enteras. Es una integridad personal que no tolera liderismos ni cuadruplicaciones de conducta.

El confederal libertario prescinde de las religiones, de la política estatal, de paliativos, de intermediaciones, para mejor conseguir la sociedad comunista libertaria propuesta.

Irreligioso por vocación racionalista y desapego a los «mbaucadores mítomanos»; apolítico para sustraer el proletariado de la religión moderna del Estado, nueva forma de dominar al pueblo fingiendo que éste es el rector de su deprimido destino; partidario de la acción directa para que la multitud explotada aprenda a autoconducirse y a precipitar por cuenta propia la caída del régimen autoritario-capitalista, el cenetista no podría retroceder como tal, sino como ente desmoralizado, asustado por la inmensidad de la causa.

El compañero definido no teme la adversidad afrontable para un fin de alta nobleza. La finalidad a conseguir no está cerca ni lejos, sino a la disposición del pueblo cuando éste ose alcanzarla.

Una idea de regeneración social es una razón suma que sólo pueden tener o repudiar los frívolos, los corchocentrados, los tímidos y los inconsistentes. El idealista comprende la lección de la vida en sus primeros y conscientes pasos, y en adelante no se arredra. ¿Por qué se arredra, cupiéndole desaparecer también al más pasivo? No se trata de morir, sino de vivir dignamente en tanto quede aliento de vida. El hombre no es un gusano. Al idealista no lo dirigen: se dirige. Es hermoso sentirse desgajado de la masa, y alérgico a las jefaturas.

El sindicato se acepta como punto de convergencia

de voluntades, esfuerzos y propósitos redentores; para el pan completo de hoy y la libertad entera de mañana. A la revolución se acude cuando el pueblo adelantado lo quiera, no cuando lo deseen la junta, el comité o el círculo, por honradas que sean las intenciones. La sangre del hombre es demasiado preciosa para que sea derramada estérilmente. Una réplica espontánea y acertada, nadie la niega. Es sorpresa de la historia.

El hecho cooperatista, mutualista, conservador, de retraimiento familiar, no entra en la consideración cenetista por facilitar deserciones de huelguistas, por acercar obreros al quicio de la puerta burguesa. La cooperación para solidaridades, realizaciones socialistas, capacitaciones, ensayos y alcance de universidades, es vehementemente recomendable. Serían maneras simpáticas y eficaces de probar la capacidad creadora del cenetismo anarquista.

En la preocupación por España, la C.N.T. debe acudir a ella depurada de defectos de guerra (cargos estatales, estridencias, farragos, abusos oratorios, enconos personales, etc.) sin renunciar al cometido emancipador que justifique su presencia en la Península y en el mundo.

Las alianzas pueden servir para combatir y derrotar al sistema franquista, y a continuación para afirmar la posición obrera frente a las reacciones católico-falangista (concreción del doble juego de la iglesia, ya promotora del 18 de julio) y del partido autoritario comunista.

Fara las mejoras a conseguir de inmediato la cohesión es siempre recomendable; no así la fusión que confundiría sistemas, motivaría pugnas insuperables o entraría la absorción de los sectores asociados por no importar la cual de la rama más hábil o poderosa. En una Alianza Sindical pueden concurrir diversos factores cual ocurre actualmente: nacionalista y creyente por los soldados vascos; marxista y pro-colaboracionista con el Estado, democrático anticlerical, por el socialismo, y anticofesional y antigubernamental, por el sindicalismo anarquizante. Tres concepciones de soldadura difícil, seguramente imposible, que es mejor se aumen con respeto de sus principios para dedicarse al esfuerzo común de derribar al régimen totalitario y velar de concierto por los derechos del trabajador en el régimen posfranquista, dejando la unidad total de los obreros para la época en que éstos no tengan necesidad de discriminaciones políticas por haberse logrado la desaparición de las clases.

Conseguido el derrumbe de la tiranía que nos agobia, a nosotros convendrá no perder tiempo en euforias triunfantes para, sin abandonar el ritmo revolucionario de la hora, re-crear los sindicatos confederales y establecerlos rápidamente en los lugares precisos, labor que, por su parte, no descuidarán católicos, autónomos, comunistas, socialistas y tal vez algún nuevo estamento, puesto que la sindicación obrera en Europa es ambicionada y utilizada por los partidos políticos. De conjunto o al margen de nuestros aliados —según posibilidad o imposibilidad de casos— habremos de poseerlos en edificios perti-

«Con la influencia y recomendación suya entré en un taller de carpintería. Eran los tiempos de la Federación Regional Obrera Española. Poco después de estar en el taller de carpintería, un compañero de trabajo me habló de sindicalismo. Bueno, le contesté. Otro día me anunciaron que se iba a celebrar una reunión del sindicato de carpinteros y era necesaria la presencia de todos. Estuve allí presente. No sé si por casualidad o premeditado, había que nombrar secretario de la sección. Uno del taller dijo: «Para proponer, Manuel Buenacasa, que sabe bien escribir.» Por unanimidad me veo secretario del Ramo de Carpinteros sin saber una papa de lo que era sindicalismo. Sólo porque sabía muy bien escribir. No terminan ahí mis avatares. Un buen día se hacen unas reclamaciones de mejoras a los patronos. No aceptan y vamos a la huelga. Por cerrilidad, las autoridades gubernativas empiezan a detener a «noche y a moche» y allí va Buenacasa con otra infinidad de compañeros a dar con sus huesos en la cárcel, en la que se dan conferencias, lecciones de sindicalismo, anarquismo, vegetarianismo, nudismo, etc.

Al día siguiente, al ir a probar el hambre, me echaron a la misma con el grado de bachiller en asuntos sociales. Se dice vulgarmente que la cárcel es la antecámara del crimen y el robo. No sé la veracidad de esa aserción. Lo que sí puedo afirmar, por haberlo vivido, que también es la escuela donde se forjan idealistas.

Al cumplir escasamente quince años y en solidaridad con los obreros de Barcelona en la Semana Sangrienta de 1909, los obreros del taller donde yo hacía mi aprendizaje fuimos a la huelga, y también por la cerrilidad de un teniente de los guardias de Se-

nentes, tendremos que instalar nuestras sedes lo mejor posible para no quedar en la cola y, al filo de la misma, en la barraca.

Es posible que la entrada a las casas sindicales sea prevista para las organizaciones obreras aptas para un sindicalismo oficializado, dependiente de la autoridad, listo para usar cinturón corporativo; en cuyo caso la C.N.T. recabaré e impondrá sus derechos al alojamiento y a la independencia. La colaboración, incluso «momentánea», entrañaría la anulación automática del sindicalismo libertario, por torpeza dilatoria o carencia de arranque propio, aparte del personal fluctuante que quedaría en la casa rezagado y sin aliento de reincorporación a su elemento idóneo: el nuestro. En toda ocasión conviene rapidez de movimiento, posesión de cuadros preparados en cada ciudad, villa o pueblo; decisión personal y convicción libertaria para calar, arraigar y fructificar en toda la extensión del mapa geográfico-social de España.

Nuestra presencia en la lid social futura deberá caracterizarse por afirmaciones y no por transgresiones y renuncias. Hemos adelantado lo suficiente para sostener lo propio en vez de sostener regímenes anticuados, en adelante sociológicos que a la C.N.T. sólo la necesitarían para complacer. Se trataría de una agregación de cenetistas, de una absorción gubernamental de compañeros. La Confederación ha de permanecer fiel a sus principios, al considerar que el tan manoseado «renovarse o perecer» puede ser trocado por un cómodo «adaptarse y desaparecer». La Organización confederal no puede acudir a la base múltiple, a los recursos sociales del Estado sin hacer el papel de la triste figura, sin negar el fin por el cual fue creada. Nuestra sindical puede abordar todos los problemas de la hora desde ella, la calle y los lugares de trabajo. Mejores pagas, horario menor, higiene y seguridad en el trabajo, vacaciones, acceso a las universidades, alojamiento conforme, seguros para accidentes, enfermedad, invalidez, ancianidad; eliminación del servicio militar obligado, reducción de impedidos físicos, hospitalización racional y gratuita, viajes gratuitos para el trabajador, y todas las ventajas que pueda ambicionar el obrero como único productor directo de la riqueza social. El Congreso de Sans tuvo idea de un Centro de Reeducación Profesional; en 1916-20 funcionó un Sindicato Confederal de Inquilinos; la Cárcel de Mujeres en Barcelona, por oposición confederal no pudo ser construida; una guerra de Marruecos fue combatida desde las barricadas; entidades confederales para inválidos y enfermedades funcionaron hasta el 19 de julio de 1936 en Cataluña; grupos cooperativos para provecho común funcionaron en Tarrasa, Igualada y en la propia Barcelona, donde los centros educativos de «La Farigola» y de la calle Vallespir formaron época; colectividad cristalerías las hubo en Mataró y Manresa; la oposición confederal a los trabajos peligrosos ha sido efectiva en toda época, y las huelgas de solidaridad moral tan comunes en nuestro elemento han sido gloriosas incluso en el Parlamento. Una campaña contra el engendro de la tuberculosis en las fábricas fue mantenida por el Ateneo Sindicalista en la conducción del doctor Jaime Queraltó, de grata memoria. Campañas pro presos, inculcadas por causas ajenas a lo nuestro, pero de estricta justicia, han sido sostenidas en nuestras tribunas habladas y escritas (véase el caso Castellví de Valderboses). Sesiones de arte cinematográfico, teatrales, exposiciones de cuadros y esculturas; toda una labor no afectando al

«Con la influencia y recomendación suya entré en un taller de carpintería. Eran los tiempos de la Federación Regional Obrera Española. Poco después de estar en el taller de carpintería, un compañero de trabajo me habló de sindicalismo. Bueno, le contesté. Otro día me anunciaron que se iba a celebrar una reunión del sindicato de carpinteros y era necesaria la presencia de todos. Estuve allí presente. No sé si por casualidad o premeditado, había que nombrar secretario de la sección. Uno del taller dijo: «Para proponer, Manuel Buenacasa, que sabe bien escribir.» Por unanimidad me veo secretario del Ramo de Carpinteros sin saber una papa de lo que era sindicalismo. Sólo porque sabía muy bien escribir. No terminan ahí mis avatares. Un buen día se hacen unas reclamaciones de mejoras a los patronos. No aceptan y vamos a la huelga. Por cerrilidad, las autoridades gubernativas empiezan a detener a «noche y a moche» y allí va Buenacasa con otra infinidad de compañeros a dar con sus huesos en la cárcel, en la que se dan conferencias, lecciones de sindicalismo, anarquismo, vegetarianismo, nudismo, etc.

Al día siguiente, al ir a probar el hambre, me echaron a la misma con el grado de bachiller en asuntos sociales. Se dice vulgarmente que la cárcel es la antecámara del crimen y el robo. No sé la veracidad de esa aserción. Lo que sí puedo afirmar, por haberlo vivido, que también es la escuela donde se forjan idealistas.

Al cumplir escasamente quince años y en solidaridad con los obreros de Barcelona en la Semana Sangrienta de 1909, los obreros del taller donde yo hacía mi aprendizaje fuimos a la huelga, y también por la cerrilidad de un teniente de los guardias de Se-

«Con la influencia y recomendación suya entré en un taller de carpintería. Eran los tiempos de la Federación Regional Obrera Española. Poco después de estar en el taller de carpintería, un compañero de trabajo me habló de sindicalismo. Bueno, le contesté. Otro día me anunciaron que se iba a celebrar una reunión del sindicato de carpinteros y era necesaria la presencia de todos. Estuve allí presente. No sé si por casualidad o premeditado, había que nombrar secretario de la sección. Uno del taller dijo: «Para proponer, Manuel Buenacasa, que sabe bien escribir.» Por unanimidad me veo secretario del Ramo de Carpinteros sin saber una papa de lo que era sindicalismo. Sólo porque sabía muy bien escribir. No terminan ahí mis avatares. Un buen día se hacen unas reclamaciones de mejoras a los patronos. No aceptan y vamos a la huelga. Por cerrilidad, las autoridades gubernativas empiezan a detener a «noche y a moche» y allí va Buenacasa con otra infinidad de compañeros a dar con sus huesos en la cárcel, en la que se dan conferencias, lecciones de sindicalismo, anarquismo, vegetarianismo, nudismo, etc.

Al día siguiente, al ir a probar el hambre, me echaron a la misma con el grado de bachiller en asuntos sociales. Se dice vulgarmente que la cárcel es la antecámara del crimen y el robo. No sé la veracidad de esa aserción. Lo que sí puedo afirmar, por haberlo vivido, que también es la escuela donde se forjan idealistas.

Al cumplir escasamente quince años y en solidaridad con los obreros de Barcelona en la Semana Sangrienta de 1909, los obreros del taller donde yo hacía mi aprendizaje fuimos a la huelga, y también por la cerrilidad de un teniente de los guardias de Se-

Servicio de librería

PARA REGALO DE 1.º DE AÑO

Recomendamos servirse de «Un hombre que se va», autobiografía del escritor Eduardo Zamacois recientemente aparecida, 550 páginas, impresión excelente, cubiertas tela, 30 N.F. en esta Administración.

«PABLO O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Lectura altamente interesante.

Se servirá al precio de 1 franco ejemplo, con el acostumbrado descuento a los paqueteros.

LIBROS VARIOS

«Las freres Reclus» 8,75

«18 años en Rusia», Montclus 8,40

«Los anarquistas en la crisis política española», José Peirats 21,00

«La religión al alcance de todos», Ibarreta 6,00

«Anzuelos para la Lubina», Manuel Arce 6,00

«Viento fuerte», Miguel Angel Asturias 12,50

«España virgen», W. Frank 16,50

«En medio de los escorbros», Lizcano 3,80

«Salvador Seguí (biografía)», Crónicas de un revolucionario», Dr. Vallina 2,80

«Vaso de lágrimas», Poemas de José Bazal 3,50

«Juanita la larga», Juan Valera 6,00

«Europa trágica», Ricardo «Réquiem por un campesino español», R. Sender; 6,00 F.

«Pequeña obra maestra de la literatura contemporánea en la que se simboliza la lucha y la tragedia de España. Amplio estudio crítico de la novelística del autor por Mair J. Bernadete».

«Niki o la historia de un perro», Tibor Déry; 6,00 F.

«Conmovedora biografía de un can engarzada a la descripción de Hungría en el período previo a la insurrección popular de 1956. Promesa, esperanza y realidad de un pueblo».

«El zorro y las camellas», Ignazio Silone; 7,00 F.

Giros y pedidos: Roque Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris, X. C. C. P. 13 50 7 56

POR UNA

SE habla con insistencia no siempre argumentada, que hay que revisar métodos y propósitos de la Confederación Nacional del Trabajo. Sobre ello se ha dicho, con razón, que los compañeros desperdigados por el mundo y los que reducidamente se manifiestan en el interior de la península, no estamos en derecho ni en condiciones de reformar, en el sentido que sea, los acuerdos de dos Congresos de capital importancia: el de 1919 y el de 1936. Toda labor a fondo en la especie debe ser acometida en un comienzo normal en una España así-

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-44
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Pontenay-sous-Bols (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LECOMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

A cien años de la creación de la A. I. T.

por Tato Lorenzo

La raíz de la Asociación Internacional de los Trabajadores fue una esperanza de la revolución del trabajo. Revolución social. Mundo sin amos ni siervos.

Concepción de una sociedad humana, donde sus integrantes, intelectuales y manuales, fuesen trabajadores. Fundamentos de la Asociación Internacional de los Trabajadores animan el «preámbulo» en su constitución.

Que la emancipación de los trabajadores (su libertad y su bienestar) serán obra de ellos mismos... Verdad al firme, que ya los trabajadores han olvidado, en el curso del siglo transcurrido desde la fundación de la Asociación Internacional de los Trabajadores, el 28 de septiembre de 1864.

Ginebra —Suiza— con dos resoluciones principales: «Todas las sociedades e individuos (integrantes de la Internacional) reconocerán como base de su conducta para con todos los hombres, la verdad, la justicia y la moral... y definirán los Derechos Humanos en esta sintética afirmación: No más deberes sin derechos, no más derechos sin deberes».

El socialismo y comunismo, casi desde el primer momento, han convenido el internacionalismo obrero y la política. Marx, autor del Estatuto de la Internacional, lo instituyó a poco de haberlo escrito. Con la política anuló la misión liberadora de la organización obrera, traicionando la revolución social del proletariado.

En el «preámbulo» escribió Marx, y lo aprobó el primer Congreso de la Internacional: «que, la emancipación económica de los trabajadores (la supresión de la explotación del hombre por el hombre) es el gran objeto a que debe subordinarse todo movimiento político». Y, el socialismo y el comunismo, orientados por Marx subordinado, poco después de fundarse la Internacional, el movimiento de la organización obrera: «Suecos manifiestos de la política puesta al servicio del Estado y del capitalismo. No se puede dar pruebas más concluyentes de traición a los principios de la Asociación Internacional de los Trabajadores, que fue creada hace un siglo, que la conducta marxista dentro de la Internacional misma».

El marxismo, o comunismo, como el fascismo, el hitlerismo y el totalitarismo que sea, dan al Estado todos los derechos y a los trabajadores, todos los deberes, anulando, a un siglo de distancia, lo proclamado por la Internacional, cuya finalidad era la organización de un cambio radical en las relaciones humanas, y la edificación de una sociedad sin clases.

Honremos hoy y siempre la memoria de los libertarios que venidos a Londres desde sus países, en representación de los trabajadores en la por siempre memorable asamblea del «Saint Martin's Hall» del 28 de septiembre de 1864, proclamaron por unanimidad, como constituida, la «Asociación Internacional de los Trabajadores», libertaria, igualitaria, y sin ingerencias políticas ni religiosas en su seno. Celebremos ese alumbramiento de una fuerza social basada en la unión y la solidaridad de los trabajadores, unidas las mentes, las manos y los corazones, para «borrar las fronteras nacionalistas, abatir los muros, romper las cadenas y las mordazas y crear una nueva humanidad donde reinen la libertad la igualdad y la justicia social».

«En sus primeros pasos, la Internacional de los Trabajadores, la esperanza manifiesta para los explotados y los oprimidos, inspiradora de la adversión y del miedo de los privilegiados del dinero y del poder».

Transcurrió el siglo desde la aparición en la lucha social de esta organización de acción directa y antipolítica y sin embargo, que poco se ha avanzado por el camino revolucionario. Asimismo a un auge del principio de autoridad y al crecimiento del despotismo del Estado con su multiplicación de jerarquías y de privilegios.

Los cauces fraternales se encuentran obstruidos mundialmente, y la revolución de los pueblos que debían animar para ser libres y felices, se ha convertido en golpes de mano de los políticos y militares para hacerse dueños del Estado y explotar y oprimir más y más cada día.

«Qué diferencia esencial con los días formativos de la Internacional de los Trabajadores y de exaltación del apelo mutuo, considerando que la ofensa hecha a uno, era la ofensa hecha a todos. La solidaridad de los trabajadores ya no es la más potente fuerza revolucionaria social de los días en que actualmente vivimos...»

Entonces, había claridad acerca de la nueva ruta que proyectaba, en el horizonte del mundo, la corriente internacionalista. «Tiempo en que vibraban himnos armoniosos glorificando el trabajo revolucionario, libre y creador. Ya se veía cercano el mañana en que los animadores de la cultura, la ciencia, los educadores, los artistas, los técnicos y los obreros manuales, actuasen juntos en la revolución social, cuya cercanía era promisoriosa de progreso y de auténtica civilización. Y, como suele constatar hoy lo que hicieron la política, la pretensión y la ignorancia asociadas para destruir nuestro optimismo, burlando las perspectivas idealistas...»

Tanta arteria parece increíble, pero la historia nos demuestra que Marx fue un operante tramposo en los trabajos de la creación de la Internacional. Simuló ser obrerista, pero con el fin de convertir a la Internacional proletaria en una herramienta política.

Pudo ser, desde un principio, la «Asociación Internacional de los Trabajadores», una colaboración societaria de la ciencia, la técnica y el trabajo manual, es decir, la más poderosa corriente revolucionaria del mundo. No lo fue por culpa de los políticos marxistas, expertos en cálculos y divisiones.

El pensamiento que predominó el 5 de agosto de 1862, en la fiesta de la fraternidad obrera, efectuada en la Taberna Masónica en honor de las delegaciones obreras, concurrentes a la Exposición Industrial de Londres, fue el de dar vida a la Asociación Internacional de los Trabajadores para revolucionar el mundo del trabajo, y «el politizarlo, retroceder y convertirlo como hizo después C. Marx».

La Internacional fue un nuevo concepto de lo colectivo. La asociación para revolucionar, para liberar, para crear un sistema de convivencia sin privilegios de clase alguna, de la igualdad y de la libertad de todos. Lo expresaron, casi por unanimidad, los delegados en el primer Congreso de la Internacional, efectuado desde el 3 al 8 de septiembre de 1866 (en

«El pensamiento que predominó el 5 de agosto de 1862, en la fiesta de la fraternidad obrera, efectuada en la Taberna Masónica en honor de las delegaciones obreras, concurrentes a la Exposición Industrial de Londres, fue el de dar vida a la Asociación Internacional de los Trabajadores para revolucionar el mundo del trabajo, y «el politizarlo, retroceder y convertirlo como hizo después C. Marx».

La Internacional fue un nuevo concepto de lo colectivo. La asociación para revolucionar, para liberar, para crear un sistema de convivencia sin privilegios de clase alguna, de la igualdad y de la libertad de todos. Lo expresaron, casi por unanimidad, los delegados en el primer Congreso de la Internacional, efectuado desde el 3 al 8 de septiembre de 1866 (en

Raúl Carballeira

por Víctor García
Precio: 1 NF. en esta Administración

Obras de Felipe Alaiz

COMUNICAMOS a los compañeros y amigos la pronta edición del tomo III de las Obras de Felipe Alaiz y a la vez segunda parte de «Tipos Españoles», colección de semblanzas que han estimada ha sido en la parte que llevamos publicada. Inútil de afirmar que las semblanzas contenidas en el volumen que preparamos están concebidas y ejecutadas con la acuada agudeza característica del rico escritor anarquista que fue nuestro gran Felipe.

«No se trata, pues, de rendir tonto homenaje a una persona, sino de aprovechar para las generaciones presentes y venideras la riqueza intelectual de uno de nuestros más ilustrados compañeros. El «y-yé», la fidelidad, pasa. Lo positivo queda. Felipe nos dejó materia abundante para cubrir el vacío ideológico que actualmente resienten nuestros cuadros de España y del exilio.

En la publicación de «Tipos Españoles», segunda parte, han concurrido una serie de contrariedades que ahora hemos podido superar gracias a la decisión de los Amigos de Felipe Alaiz, los cuales, no contentos con patrocinar este tomo II de las Obras Alaizanas, intentarán, si el libro de inminente aparición es bien acogido, dar cima a la intención de editar de Alaiz cuanto escrito suyo nos venga

Ayudemos quienes consideren loable nuestra empresa. El esfuerzo que de ellos solicitemos no es considerable: adquirir cada libro que de Felipe Alaiz se vaya publicando.

«De momento disponemos de «Quinet», «Tipos Españoles» primera parte, y «Tipos Españoles» en la segunda que preparamos, «Quinet» por número de ejemplares colocados podemos servirlo a su precio inicial de 5 F.; pero en «Tipos Españoles», primera edición, con el precio igual de 5 F. nos cortamos los dedos. Por baratura excesiva del libro sólo hemos cubierto la mitad de los gastos, que son cuantiosos. Impuestos de esta experiencia, «Tipos Españoles» se venderá en adelante a 7 F., o sea, el mismo precio que va a regir para el segundo. No habrá negocio editorial en ello, sino simple equilibrio entre gastos e ingresos. De manera que «Tipos Españoles», segunda parte, costará 7 F., y «Quinet», 5 F. La colección (dos tomos), 10 F.

«No coaccionamos, no presionamos a nadie. Simplemente, pedimos a los que creen en la fuerza intelectual y anarquista de Felipe Alaiz, que nos ayuden en la divulgación de su magnífica obra».

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

propaganda más efectiva Se pide un programa constructivo

por Juan de Orán

mismo normalizada. Todo lo demás sería precipitación morbosa, o ganas de pasar el tiempo echando vilanos al aire.

Lo que sí es lícito, además de conveniente, es forjar desde ahora el porvenir con discusiones y confrontaciones constructivas y de mejoración. Todo pensamiento honesto y de mejoración debe ser manifestado con la claridad que siempre precisa. El crédito de la C.N.T. ha consistido en que jamás ha tenido palabras de duda, vacilantes, o cautivas del digo y no digo. Ante todo franqueza. La C.N.T. siempre ha permanecido al margen de las medias tintas, de las situaciones engorrosas e indefinidas. Nuestra sindical en toda ocasión ha tenido palabra única acomodable al hecho preciso.

Pero vayamos al objeto, ya que no existe intención de divagar sobre el tema globalmente considerado.

«¿Qué será ese programa constructivo...? A las primeras críticas del desbarajuste de la sociedad y por muy fundada que sea, la primera observación que se nos hace es la de no presentar un programa constructivo. El razonamiento es el siguiente: «Como destructores sois unos ases, nada resiste a vuestros asaltos, a vuestra crítica. Hay que reconocer que en eso nadie os iguala. Pero, ¿qué aportáis para reemplazar este desorden y esta calamidad?». Y agregan: «Vosotros los anarquistas no sustentáis una concepción, ni siquiera lejana, de un programa definido de sociedad futura».

No es la primera vez que a los anarquistas se les hace este reproche. Se les acusa de no indicar nunca fórmulas; pues, lo que se desea es que tracen una línea determinada en un programa que permita la realización de la sociedad soñada.

En todo anarquista hay, incontestablemente, un negador antes que un constructor de sociedades. Se concibe que esta actitud desentone en los medios comunistas, que sorprenda a aquellos que necesitan de un programa para comprometerse en el camino de la propaganda anti-autoritaria. Todo esto se resume en: legislar, decretar, promulgar proyectos de economía social y una actuación basada sobre un tejido de reglamentaciones y limitaciones designadas por abstracción, con la palabra «practicismo».

«Las masas, o los hombres sin criterio propio, se pierden en un mundo sin jefes, sin planos y sin programas. Y en eso estriba el que en el fondo no les disguste un gobierno fuerte o un régimen de disciplina. Esto nos inclina a pensar que estos idealistas prácticos no son más que visionarios».

Las reivindicaciones anarquistas, es cierto, no pretenden un carácter tan definido como los planos de sociedades futuras comunistas o socialistas. Los que esto objetan, olvidan que no tiene nada de anarquista el encerrarse en el cuadro rígido de un sistema.

Desde luego, nada tiene de extraño la observación si se tiene en cuenta que la mayoría de individuos son reducidos a no ser más que juguetes o peones en esa partida de ajedrez de la comedia política de nuestra sociedad moderna; y como se comprenderá no es cosa fácil de explicar, a los que hacen la pregunta, la forma en la cual podría desenvolverse la colectividad sin la existencia del Estado o de otra autoridad cualquiera; pues a su entender, sin esa autoridad los seres humanos se matarían entre sí. (Para matanzas las de hoy, en todas partes, a pesar de los gobiernos fuertes o menos fuertes).

Al explicar nuestra concepción sobre las bases de una sociedad libre, o de una posible armonía social, se nos replicará que, de todos modos, será necesario que nuestro concepto sea compartido por la mayoría de los ciudadanos, única forma de que los disconformes no puedan oponerse a su realización, y que en el caso de no querer, esta minoría, inclinarse ante la razón del número, no habrá más remedio que servirse de un medio cualquiera de coacción.

«El programa constructivo debe ser un plan de propaganda para la educación preliminar del pueblo, que no se comprende sin una labor de destrucción de todos los prejuicios para la formación de una mentalidad en los hombres y de crítica de todo régimen de iniquidad y de injusticia. Sin duda, existen diferentes procedimientos de propaganda, debido, desde luego, en parte, a que estos responden al temperamento del propagandista. Para esta labor, que nosotros también llamamos constructiva, dé sus frutos, ha de partir del estudio de lo que es indispensable destruir de antemano de las causas que obligan a ello, para reemplazarlo por algo más perfecto, más justo y sobre bases sólidas. El estudio de todo el problema, siempre será mejor que las fórmulas nacidas de la imaginación. Todo ser tiende a reproducirse, pero son los hechos y la experiencia que le obligan a ello».

No se trata aquí de volver sistemáticamente a la práctica violenta de la llamada «propaganda por el hecho», pero sí de un procedimiento de acción que ha de ir, naturalmente,



TARJETA DE AÑO NUEVO.—Si en 1965 no se repite esto, felices todos.

Diálogo no tan escueto

por Cosme PAULES

«¿De manera que tú piensas que este mundo en que vivimos, con su mroal y sus leyes, es completamente malo?»

—Justamente. Y una de las razones principales de que sea malo está en eso que tú llamas «Moral».

—¿Qué bien! ¿Se puede saber por qué?»

—Muy sencillo. Porque la moral es hija de la cruz.

—Esa sería razón de más para pensar que ella es el mayor bien de los bienes que el hombre disfruta en su miserable vida.

—Mira: será necesario que nos atengamos a la fría palabra de la historia en la que descansa toda la sabiduría de la doctrina que tú tienes; me refiero a la Biblia. Por la Santa Biblia nos enteramos de que los hombres primitivos no tenían Moral; eso está claramente establecido. Abraham, Lot, son ejemplos muy dignos de tomarse en cuenta. Por muchas razones y siempre de acuerdo con el texto citado, el hombre anterior a la cruz era mejor que el de nuestros días. Melquísedec, por ejemplo, representaba el símbolo de la bondad y el perdón; sin embargo, ninguno de ellos representa de ninguna manera la moral.

—Es que en sus espíritus groseros carentes de cultura, no cabía idea de moral.

—Entonces tenemos que aceptar que tampoco tenían vicios y que los actos de sus vidas respondían sólo a sus instintos. Siguiendo siempre la bíblica palabra habrá que reconocer que solamente cuando llegó la religión llegaron los vicios, y si no, re-

uerda lo de las Vestales emparedadas y la Hipocresía con veste talar negra o blanca como expresión de virtud.

—Cada día que pasa me convences más de que es indispensable que creas en Dios; debes creer porque Él es la esencia misma del Ser.

—Yo creería si Él, con los atributos que los creyentes le asignan, fuera capaz de evitar el Dolor, el Error y todo lo malo que existe como patrimonio obligado de la especie humana. Si Él fuera capaz de imponer el Bien sobre el Mal, de hacer triunfar la Justicia sobre la Violencia y la Perfidia. Si tal cosa sucediera, creería en Dios.

—¿Has olvidado que la vida no es sólo materia? El hombre no solamente vibra en el dolor o la alegría, ni siente por reflejos emocionales; por sobre todo eso se encuentra un imperativo más poderoso, que es la necesidad del espíritu. Tú y todos los que piensas como tú, que el hombre no precisa de la purificación de su espíritu como hijo de la divina Omnipotencia de Dios, puedes creer en lo que dices; ¡estás irremediablemente perdido!»

—Perdona, pero no creo que Dios tenga nada que ver con la dolorosa realidad de la existencia humana; creo, eso sí, que el hombre debe sumarse al hombre en una común voluntad para que unidos puedan tejer el único lazo que sobre todo lo inmisericorde de su vida de sumisión lo eleva y lo independice: La humana solidaridad.

—Los hombres debíamos tomar como ejemplo a los animales; para el caso bastará con uno; las

ovejas, cuando llueve, se juntan para protegerse entre sí, mientras que los hombres, ese animal que a sí mismo se llama racional y cuyo inconmensurable egoísmo vive siempre despierto en perjuicio de sus semejantes, permanentemente está ausente de sus iguales, y si alguna vez el imperativo de la vida determina que tenga que unirse a los demás, lo hará, pero no por un sentimiento de solidaridad, sino por un movido por algún miserable interés. ¿Y sabes por qué? Porque a pesar del servilismo a que se encuentra sometido, comprendido o no, carece de ese espíritu de cuerpo que tan desarrollado se encuentra entre la gente de sotana y el capitalismo o el Estado. La razón de ello no es más que la falta de una sólida cultura.

—¿De modo que la que tenemos no vale nada?»

—No es que no valga, lo que pasa es que no sirve.

—¿Por qué? ¿Porque tú lo dices?»

—Porque yo lo digo, no; no sirve porque es unilateral.

—¿De modo que la ciencia es unilateral?»

—Ya sabes que la ciencia vive en eterno conflicto con la religión. La ciencia no tiene credos políticos ni religiosos. Sin embargo, la religión prohíbe a sus creyentes aceptar nada que la autoridad eclesiástica haya rechazado o prescrito; bastará decir que prohíbe hasta la lectura de la Santa Biblia, de la cual hace un momento hablabamos.

—En cuanto a eso debo decirte que no todos los que leen la Santa Biblia pueden interpretarla, porque ella está compuesta a base de parábolas.

«Es verdad, está compuesta a base de parábolas; formada por los rústicos de edades idas, que dificultan su comprensión, pero, más que todo, lo que hace que impidan su lectura, es que se lee con espíritu analítico, el lector encuentra muchos vicios y no pocas contradicciones. La cultura a la cual me refería hace un momento, estará despojada de todo sentido dogmático y abarcará todas las direcciones del pensamiento humano.

—Eres muy generoso. Y esa cultura, ¿no perseguirá ningún fin?»

—Naturalmente, tiene que perseguir; su fin será la elevación del hombre.

—Eso está muy bien, pero permite una pregunta: ¿estarás libre de todo egoísmo?»

—Desde que busca la perfección humana, ya comprenderás que tiene que estarlo.

—¡Ah, amigo! Sin fe no hay perfección posible.

—¿Y quién te ha dicho que carecería de fe? Antes, al contrario, como el hombre necesita fe, la fe será su baluarte y su luz.

—¿En qué quedamos? ¿Crees o no crees?»

—Como no habíamos de creer si nos ciega la esperanza!

—Esperanza en qué, si se puede saber?»

—Esperanza en que tras una opulenta aurora ha de alumbrar un esplendente sol de libertad. La suave brisa del Bien saturará a los hombres y los hará mejores.

RETAZOS

(de «Nacionalismo y Cultura» de R. Rucker)

DE LA LIBERTAD

Libertad, no en el abstracto sentido hegeliano, sino concebida como posibilidad práctica, que ofrezca a cada miembro de la sociedad garantía para desarrollar plenamente todas las fuerzas, talentos y capacidades que le ha proporcionado la naturaleza, sin verse obstaculizado por la coacción de las prescripciones autoritarias y los efectos inevitables de una ideología de la fuerza bruta. Libertad de la persona en el terreno de la igualdad económica y social. Solo en este camino se ofrece al hombre la posibilidad de llevar al máximo nivel la conciencia de su responsabilidad personal, fundamento férreo de toda libertad, y de desarrollar el sentimiento viviente de la solidaridad

Sobre la inteligencia de los escolásticos cristianos

Durante siglos se estuvo discutiendo acerca de cuantas almas podrían haber en la punta de una aguja; de como podrían los ángeles ir de vicario; de como Jesucristo habría realizado su obra de la Redención si hubiera venido en forma de calabaza, de irracional o de mujer; si un ratón, en caso de comerse una hostia consagrada, consumía el cuerpo de Cristo, y qué consecuencias podría ello tener. Estas y un sin fin de cuestiones análogas ocuparon durante siglos la inteligencia de los teólogos, y sus sutiles soluciones se tomaron por demostraciones de la mayor erudición.